

LE DEVOIR  
LE DEVOIR  
LE DEVOIR  
LE DEVOIR  
LE DEVOIR

# le plaisir des livres

**LE PÈRE NOËL  
SE FAIT LA MALLE...  
ET DÉMÉNAGE**  
DES JANVIER 1991 AU 1300 RUE SAINT DENIS  
**Champiery**  
LIBRAIRIE CHAMPIERY INC.  
4474 RUE SAINT DENIS  
MONTRÉAL (Q.C.) H2Z 2L7  
TEL. (514) 844-2587  
OUVERT DE 9H À 22H  
TOUS LES JOURS  
MÊME LE DIMANCHE

Montréal, samedi 8 décembre 1990

Visions de Cody, de Jack Kerouac

## Le miroir fracassé du continent états-unien

Jean-François Chassay

WILLIAM BURROUGHS déclara un jour en entrevue que Kerouac avait « toujours été un écrivain avant tout. Il croyait que tout ce qu'il faisait en tant qu'être humain relevait de la simulation pure et simple ».

Les liens entre la vie et l'oeuvre de Kerouac sont connus et la place occupée par les principaux acteurs de ce qu'on a nommé la *Beat Generation* dans ses romans a accentué la légende de plusieurs d'entre eux. Mais comme l'Amérique est une fiction — dans *Visions de Cody*, le narrateur déclare avoir vu « tous les films où nous avions joué » —, c'est sur le mode du fantasme et du mythe que tout cela s'exprime.

On s'étonnera peut-être qu'un ouvrage aussi imposant que *Visions de Cody* — le roman fait 550 pages, accompagné d'une préface d'Allen Ginsberg et d'une postface d'Yves Buin — n'ait pas été traduit plus tôt en français. On s'en étonne moins après la lecture, puisqu'il s'agit sans doute du livre le plus risqué, le moins facile d'accès de Kerouac.

Démésuré, non sans longues périodes, il se révèle pourtant essentiel pour quiconque s'intéresse à l'auteur. Cette oeuvre brouillée, malaisée, excessive, joue sans conteste un rôle central dans l'univers du romancier.

On peut lire ce roman comme le sous-texte de *Sur la route*. À la linéarité de ce célèbre roman, où les déplacements sauvages à travers les États-Unis se multipliaient, répondant à une éternelle soif de mouvements, *Visions de Cody* répond par un éclatement, comme si chacun de ses fragments correspondaient à un tessalon d'un miroir fracassé offrant un reflet parcellaire, morcelé du continent.

Écrit à la même époque que *Sur la route*, en 1951 et 1952, *Visions de Cody* reprend les mêmes thèmes et s'appuie surtout sur le même personnage, Cody Pomeroy, alias Dean Moriarty dans *Sur la route*, alias Neal Cassady, grand ami de Kerouac et seul centre de gravité d'un roman qui repose sur le foisonnement, la plurivocité, le débordement.

« L'écriture spontanée » de Kerouac, son dessein de produire des textes proches de l'improvisation musicale sont un des lieux communs du commentaire critique (et en partie une légende : *Kerouac's Crooked Road* de Tim Hunt, ouvrage fort bien documenté, démontre clairement que les textes sont beaucoup moins

improvisés que son auteur voudrait le faire croire). Ceci dit, quitte à rappeler des évidences, il faut insister encore ici sur l'importance du jazz dans la composition des livres de Kerouac, d'autant plus qu'il s'impose dans *Visions de Cody*.

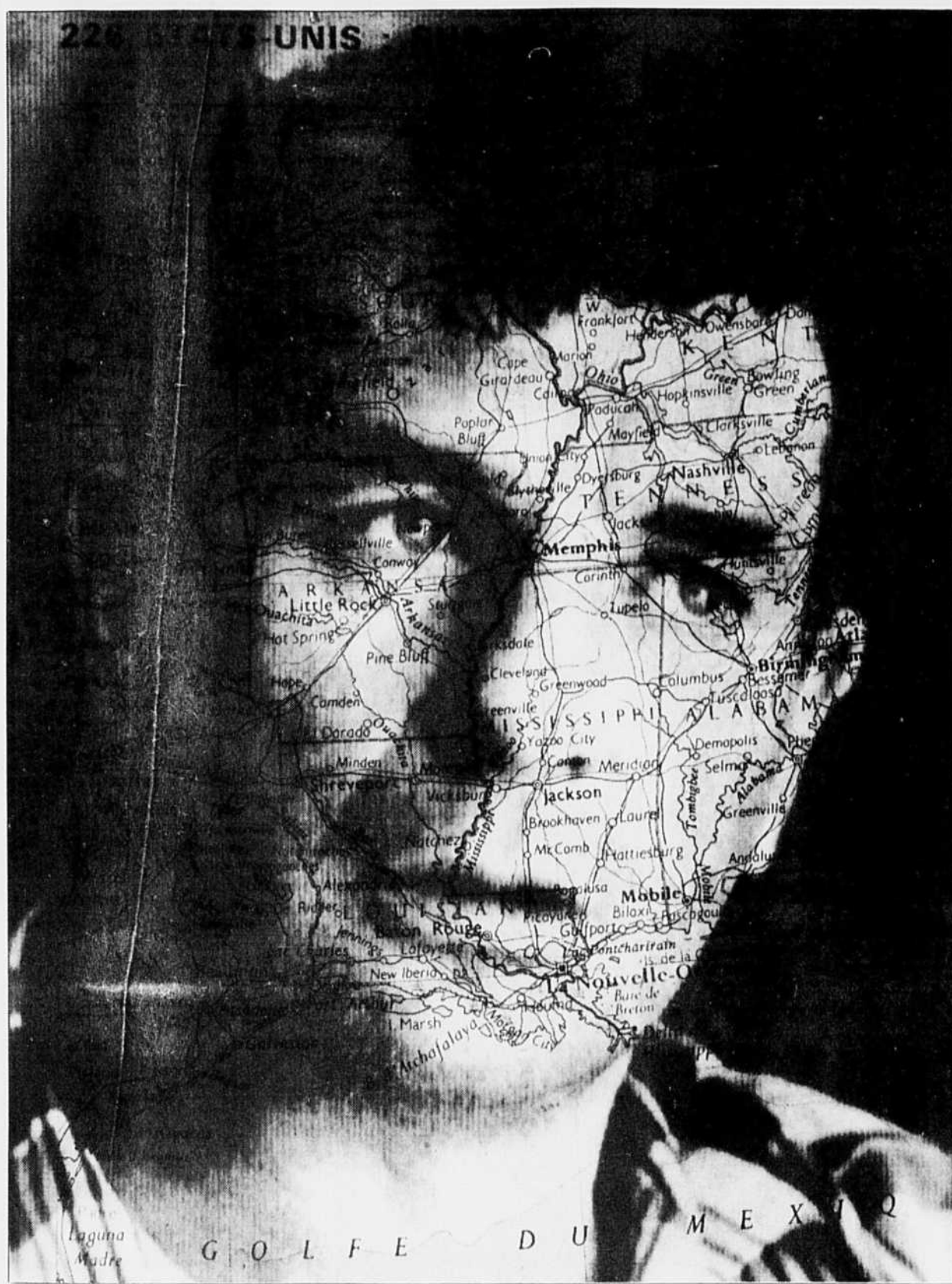
La figure essentielle de Lester Young, dont la musique, « surgissement d'exaltation souterraine [...] ressemble à la vibration de l'Amérique tout entière », traverse tout le roman. De grandes envolées lyriques transforment les saxophonistes en personnages shakespeariens, blakéens. Mais c'est l'écriture même de Kerouac qui repose sur le jazz. De longs dialogues, recopiés d'un enregistrement sur magnétophone, cherchent à retrouver le rythme et le sens de l'oralité sur la page, de donner l'illusion de l'improvisation.

Si le voyage est au coeur des textes de Kerouac, il apparaît d'abord comme une métaphore du langage, puisque celui-ci est aussi un moyen de bouger et de se déplacer. D'où ces propos hachurés, ces délires de langage qui conduisent parfois le lecteur dans un univers onirique. Les nombreuses allusions à Marcel Proust ne sont pas gratuites. Nous sommes dans le monde de la mémoire, du souvenir et c'est par le refus d'un langage conventionnel que le narrateur parvient à se remémorer (certains passages en joul permettent d'ailleurs de « revoir » avec plus d'acuité les scènes marquantes de l'enfance, dans la petite ville habitée par des Franco-Américains).

*Visions de Cody* est d'abord un hymne à Neal Cassady, idéalisé et transformé en personnage hautement romanesque. Si Cassady, le Cody du roman, apparaît aussi extraordinaire, c'est qu'il incarne l'Amérique pour le narrateur. « L'Amérique, c'est ce qui a marqué l'âme de Cody Pomeroy de soucis et de stigmates. » Si « toute sa personne incarne une institution », c'est parce qu'il est le motif romanesque qui permet d'exprimer l'Amérique et de repartir à sa conquête.

Il incarne un certain rêve américain : pas celui d'Henry Ford mais celui du cow-boy, du vagabond, figure emblématique de la liberté grâce à qui « la vie est si complexe et gigantesque », celui grâce à qui il est possible de parler aussi bien de San Francisco que de New York, de jazz que de drogue, de baseball que d'un vieux snack-bar grasieux.

À la lumière de ce que l'on sait de la vie de Kerouac, on ne s'étonne pas, en lisant ce roman, qu'il ait été à la



Jack Kerouac

PHOTOMONTAGE BORO

## Écrire sans être écrivain

Marie Cardinal

LORSQUE Robert Lévesque m'a demandé de collaborer de temps à autre aux pages littéraires du DEVOIR, j'ai dit oui avec joie. J'avais envie de sortir un peu de ma tour d'ivoire montréalaise, du recueillement où je vis ici, et de participer plus activement à l'existence de cette ville où j'ai choisi de passer mon temps.

J'ai dit oui parce que cette demande me faisait plaisir, qu'elle m'honorait, et parce que j'ai beaucoup d'amitié pour Robert Lévesque. Mais j'ai dit oui trop vite car il me demandait une sorte de chronique sur les livres qui sortent, sur l'actualité littéraire, et ça, je ne suis pas capable de le faire. Je ne veux pas juger mes consœurs et confrères. Je sais trop l'investissement personnel que représente un livre pour celui ou celle qui le fait, je ne veux pas mettre mes pieds là-dessus.

Il y a une douzaine d'années j'ai créé à Paris, avec Yves Navarre, le Syndicat des écrivains de langue française (le SELF). C'est moi qui ai insisté pour que ce syndicat porte ce nom et ne s'appelle pas Syndicat des écrivains français; je voulais qu'il défende les droits de tous les écrivains francophones publiés en France, qu'il soit en mesure de les épauler, de les conseiller, etc. Quand nous nous sommes mis à rédiger les statuts de cet organisme, dès l'article 1, nous nous sommes heurtés à une énigme : qu'est-ce qu'un écrivain ? Après moult discussions, nous sommes convenus que nous considérons comme écrivain quiconque serait allé au bout d'un manuscrit et l'aurait présenté aux maisons d'édition. Ainsi, pourrait adhérer au syndicat toute personne qui se présenterait avec un livre sous le bras dûment publié ou avec un tas de feuillets dactylographiés et des lettres émanant d'éditeurs refusant ce tas de feuillets... Ainsi se sont créées plusieurs bibliothèques de manuscrits non publiés.

Rien ne ressemble plus au travail d'un écrivain renommé que le travail d'un écrivain inconnu. J'ai fait oeuvre de « nègre » pendant assez longtemps pour pouvoir l'affirmer. La recherche de l'écriture est la même pour tous les auteurs. Je ne veux pas faire pleurer dans les chaumières en parlant de la solitude et de la souffrance de ceux qui écrivent, car c'est par ailleurs un tel bonheur et une telle chance de pouvoir s'exprimer ainsi, que j'estime que l'un compense largement l'autre. Pas question de pleurnicher donc, mais question de dire qu'écrire, puis publier c'est se « livrer », c'est se donner et aussi se compromettre, c'est se mettre en état de fragilité, et que ce n'est pas à moi de juger publiquement (moi qui fais du livre depuis trente ans) si un livre est une oeuvre ou pas. Je trouve que le linge sale doit se laver en famille et comme je me sens viscéralement attachée à la famille de ceux qui écrivent...

N'allez pas croire que je n'ai pas de jugement personnel sur les textes des autres, j'en ai; et si j'ai tant d'amitié et de respect pour Robert Lévesque c'est que la dureté de sa dent et la ferveur de ses engagements m'enchantent. Mais, encore une fois, ce que je pense de mes consœurs et de mes confrères, c'est privé.

Et puis, dire qu'un écrivain a ou n'a pas de talent, ce serait dire que je sais, moi, Marie Cardinal, écrivain de mon état, ce qu'est l'écriture, que je la maîtrise. Je n'ai pas cette prétention.

Alors comment répondre à l'offre alléchante de participer à ces colonnes ? En rencontrant des gens qui se servent de l'écriture sans être des écrivains, des gens pour lesquels elle est, pour une raison ou pour une autre, importante. Des gens de théâtre, de cinéma, des éditeurs, des critiques, etc.

★ Voir l'article de Marie Cardinal en page D-4.



Emmanuel Aquin

PHOTO JACQUES GRENIER

## Emmanuel Aquin Trop de mémoire

Guy Ferland

EMMANUEL AQUIN est un perfectionniste. On est étonné, lorsqu'on rencontre ce jeune auteur de 22 ans qui vient de publier *Incarnations* au Boréal, par son sérieux et par la précision de son propos.

Son comportement, par contre, surprend. À table, il sort un petit sac et joue aux dés de toutes sortes (à plusieurs faces et il a même un dé rond) pour choisir le gâteau qu'il va dévorer sous les yeux médusés du serveur. Jeu ? Le hasard est sûrement une des seules choses qui échappent à son contrôle et jamais un coup de dé ne l'a aboli, comme disait Mallarmé.

Toutefois, le jeune Aquin tient tellement à peaufiner sa production romanesque qu'il ne laisse rien au hasard du processus de l'édition. De la composition de la trame narrative à la confection de la couverture du livre, tout passe au crible de l'analyse du romancier. C'est pourquoi il ne faut pas sauter une ligne en lisant *Incarnations*, de la page de garde à la dernière page manuscrite.

« Au départ, explique Emmanuel Aquin, je voulais faire commencer le texte dès la couverture. Cela aurait donné une apparence d'unité encore plus grande au livre, mais pour des questions techniques d'édition c'était impossible. » De toute façon, par un habile subterfuge, la couverture fait partie du roman lui-même. « C'est moi qui ai dessiné et pensé ce frontispice et dans une prochaine édition il y aura le crédit sur la page du dépôt légal. »

Emmanuel Aquin connaît son texte par coeur et peut même souligner à brûle-pourpoint une coquille significative de la page 52. Rien ne lui échappe, je le rappelle, sauf peut-être sa venue au monde et son lourd héritage. Et même là, il a réussi le tour de force de récupérer ce passé trouble auquel il ne peut pas se détacher aux yeux des autres en l'incorporant à son récit.

« Il y avait deux façons d'aborder ce sujet délicat que je ne pouvais pas passer sous silence sous peine de me faire rabattre les oreilles avec ça, à moins d'utiliser un pseudonyme. J'ai décidé d'attaquer de front et de liquider cette histoire en commençant.

Je suis le fils biologique d'Hubert Aquin et ça s'arrête là. Pour le reste, je n'ai pas été influencé par lui dans mon écriture ni poussé d'aucune façon à l'imiter. Je n'avais jamais rien lu de lui avant de composer ce roman. Si on trouve une filiation littéraire, c'est inscrit dans mon ADN. »

Pourtant, le roman débute par une rencontre entre le fils et le père. « J'ai commencé par écrire une nouvelle pour un cours au cégep et en remontant le temps pour rédiger une bonne histoire, le sujet s'est imposé. Ce ne fut pas douloureux outre mesure car je n'ai pas été obsédé par cette mort abrutée de mon père. Mais j'ai découvert ainsi le plaisir d'écrire. »

Se sentant à l'aise, Emmanuel Aquin continue d'écrire des nouvelles tout en abandonnant les études après son cégep, « parce que je suis les contraintes scolaires et les professeurs ignorants qui ont le droit de le dire ». Il écrit neuf nouvelles qui comptent en tout près de 450 pages et il envoie le manuscrit à deux éditeurs. « J'avais découvert un fil

Voir page D-4 : Mémoire

Léon Bigras  
L'hypothèque



234 p. — 17,95 \$

- L'hypothèque nous révèle un jeune romancier de 58 ans qui commence avec force et qui promet.
- Évocation colorée de la vie rurale, ce roman autobiographique confirme un réel talent de conteur.

ROMAN

**l'Hexagone**  
lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

RÉCIT

GÉRALD ROBITAILLE  
CE MONDE MALADE

- Il a souffert dans son âme et dans sa chair, il a vu et entendu souffrir les autres, rire et pleurer.
- Pour mieux exorciser ces maux, il les a remontés du puits de sa mémoire et nous les livre sans concession.

114 p. — 15,95 \$

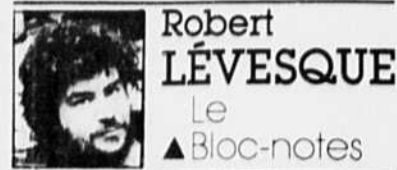
GÉRALD ROBITAILLE  
Ce monde malade



l'HEXAGONE

# D'élégance et de rage

## BLOC-NOTES



**Robert LÉVESQUE**  
Le Bloc-notes

LE JEUNE Sartre, dont on causera la semaine prochaine (ses *Écrits de jeunesse* publiés chez Gallimard forment un fascinant livre), affirmait avec son camarade Nizan — être classique c'est être pompier; être moderne, c'est être pompier. Par contre, être classique et moderne à la fois, voilà l'affaire!

C'était en 1922, Sartre avait 17 ans et ne connaissait pas ce peintre autrichien mort quatre ans plus tôt à Vienne, emporté à 28 ans par la grippe espagnole alors que son oeuvre arrivait à maturité. Egon Schiele, avec son élégance et sa rage, était un exemple de cette équation classique-moderne qu'appelaient Sartre.

Est-ce pure folie de rapprocher Schiele et Sartre? N'est-ce que hasard de mes lectures? Sans doute mais assumons. L'un mourut quand l'autre avait 13 ans et allait vivre (et marquer) son siècle durant 75 ans. L'immense Sartre fait trois quart d'une page dans le Robert, le chétif Schiele n'y est même pas encore entré. Mais Schiele incarna, et là le rapprochement n'est plus si fou, une forme picturale étonnante de ce «réalisme critique» qui était le programme romanesque de l'adolescent Sartre.

Ses autoportraits déchirants, ses nus qui évoquent le déclin du corps et le glissement vers la folie, son érotisme désespéré, la tristesse qui suit

le coït, son obsession pour la mort et toute déchéance qui y mène, ses mains surtout qui saisissent le regard comme un cri saisi d'effroi, tout cela, du moins une partie de l'oeuvre de Schiele (celle où il se démarque de l'influence de son maître Gustav Klimt), trouve des échos dans le pessimisme de l'étudiant du lycée Henri-IV qui écrivait *L'Ange du morbide* et autres descentes aux enfers de l'âme qui allaient donner *La Nausée* à toute une génération.

Si Sartre allait aimer les bambou-las pendant la guerre (celle de 39-45), et courir le jupon aux alentours de la rue d'Ulm, Egon Schiele aussi, à Vienne, faisait venir à lui les petites filles en fleurs de l'empire austro-hongrois qui mourait, et, en 1914 il dessinait sans contrainte nus, seminus, femmes accroupies aux mame-lons vermillons et même une qui, apparemment nonchalamment, se masturbait.

Egon Schiele a eu une vie pleine et brève. Né dans une gare, à Tulln, sur le Danube, en 1890, il dessina des trains, partit pour la grande ville, aborda dans un café le peintre le plus célèbre d'Autriche, Klimt, qui lui présenta des marchands, des notables, qu'il peignit; il entra à l'Académie des beaux-arts deux mois après qu'Adolf Hitler y fut refusé, il se démarqua de l'académisme, exposa pour la première fois à 18 ans, fut d'abord ignoré, incompris, puis reconnu, un mécène l'adopta; il fit 26 jours de prison pas tant pour pédophilie que pour la masse de dessins érotiques que la police découvrit dans son atelier ouvert à tous; il rencontra une muse aux moeurs légères (Wally Neuzil) avec laquelle son inspiration érotique prit un envol sûr, il mena la vie à la fois d'un pauvre et



PHOTO ED. THAMES & HUDSON  
**Egon Schiele, Autoportrait à la dent, hurlant, 1910.**

d'un dandy, puis le succès arriva, il se maria avec Edith Harms, évita le front de 14-18, aima vraiment Edith, et, en 1918, sa femme et lui moururent dans la même semaine, frappés, comme Klimt huit mois plus tôt, par la grippe espagnole.

Autour d'eux l'empire austro-hongrois craquait, et Vienne était la capitale des idées décadentes, des cafés enfumés et grouillants, qu'Arthur Schnitzler dépeignait dans *La Ronde*. Il y a dans la vie d'Egon Schiele du Schnitzler, mais aussi des lueurs du *Woyzeck* de Büchner, des *Désarrois de l'élève Törless* de Musil et surtout de *L'Éveil du printemps* de Wedekind. Époque expressionniste où la marginalité triomphait sur toile, sur scène, dans les pages de livres fortement subversifs.

Oscar Kokoschka, qui était le jeune peintre autrichien le plus remarquable avec Egon Schiele, a vécu plus longtemps (il est mort en 1980 à 94 ans) et a droit de dictonnaire. Dans le cas de Schiele, fauché au démarrage, un long oubli, pratiquement jusqu'aux années 60, fut son sort. Mais depuis une grande exposition à Boston en 1960, puis à Londres en 1964, la figure d'Egon Schiele, sa vie brève, cette «affaire de Neulengbach» et son emprisonnement, son érotisme, sa mort subite, le modernisme qu'il a représenté sans se détacher de Klimt et de l'histoire de l'art, tout cela a formé une matière mythique.

Aujourd'hui Egon Schiele est revenu. Il y a des films, des spectacles de théâtre (on a vu John Kelly et son *Pass the buttwurst bitte* au Festival des Amériques en 89), et on retrouve l'influence de Schiele (élégance, rage) chez Anselm Kiefer et Mimmo Paladino...

En 1914, Schiele avait écrit dans *Die Aktion*, une revue d'art, «Je voulais porter un regard ami sur les hommes irascibles afin que leurs yeux fussent contraints de me rendre la politesse; je voulais faire un présent aux envieux et leur dire que je ne vauais rien».

On croirait entendre Roquentin qui devait bien déjà être en gestation dans la tête de Sartre en 1914...

★ **Egon Schiele**, Frank Whitford, L'univers de l'art, Thames & Hudson, 1990.

★ **Egon Schiele**, Du croquis au tableau, les carnets, Christian M. Nebel, Adam Biro, 1990.

★ **Egon Schiele**, oeuvre complète, Jane Kallir, Gallimard, 1990.

## LA VITRINE DU LIVRE

Guy Ferland

**HENRY & JUNE**  
Anaïs Nin  
Stock  
266 pages

LE PREMIER volume du célèbre journal d'Anaïs Nin était expurgé des passages les plus scabreux. Ces phrases jugées trop osées ou compromettantes sont aujourd'hui disponibles. Anaïs relate dans ces textes sa fascination pour le couple formé de June et Henry Miller en 1931. Les cahiers 32 à 36 d'où est tiré le texte s'intitulaient: June, la possédée, Henry, Apothéose et chute, et Le journal d'une possédée. À cette époque, Anaïs Nin s'affranchit de la morale pour se lancer dans la passion et l'érotisme en compagnie de



Henry, June, son cousin Eduardo et, bien sûr, son mari Hugo.

**LA DÉCENNIE MITTERRAND**  
Pierre Favier et Michel Martin-Roland  
1. Les ruptures  
Seuil  
582 pages

«LE PREMIER mandat présidentiel de François Mitterrand a renforcé les institutions et la pratique démographique de la Ve République en apportant la preuve de leur adaptabilité à des situations inédites avant 1981. Si elles étaient assurées de fonctionner avec un président et un Parlement de la même couleur politique (1981-1986), la question restait posée de la viabilité d'une situation de cohabitation (1986-1990). La preuve est faite. Au prix de concessions et de frustrations des hommes, un président peut présider et un gouvernement gouverner sans appartenir à la même famille politique.» Ce sont ces années du règne de Mitterrand que les journalistes passent au peigne fin.

**SACRÉ MÉTIER!**  
Ernest Pallascio-Morin  
Louise Courteau éditrice  
358 pages

CES MÉMOIRES d'un journaliste sont évocateurs d'une grande période du journalisme québécois. Le début, entre autres, pourrait faire partie d'une anthologie: «Pallas» y raconte comment il fut engagé à la Patrie en avril 1930. Dans des bureaux vétustes de l'édifice qui branle, parmi les classeurs qui obscurcissent la vue, le jeune homme de 21 ans s'adresse au chef des nouvelles, Eustache Letellier de Saint-Juste, que les journalistes appellent plus

## LA VIE LITTÉRAIRE

Guy Ferland

**Les iconoclastes provoquent**  
LES «ICONOCLASTES», nouvelle collection des Belles lettres dirigée par Alain Laurent et Pierre Lemieux, sont arrivés en ville avec deux publications provocatrices: *Je fume et alors?* de Jean Jacques Brochier, écrivain et directeur du Magazine littéraire, et *Lettre à Fidel Castro* d'Arrabal. «En lançant la collection 'Iconoclastes', nous avons l'intention de permettre à des écrivains de tous horizons, jeunes ou confirmés, contemporains ou précurseurs, de présenter au lecteur

une vision différente des grands débats de notre époque, sans souci de plaire, ni crainte de déplaire», écrit Pierre Lemieux, économiste et écrivain québécois vivant depuis deux ans à Paris. Les ouvrages à paraître d'ici l'automne prochain sont: *Outrage à chefs d'État* de Lysander Spooner, *Sur l'Islam* de Guy Millière, *Il sait le grec, ma soeur* de Philippe Léotard, *Contre la dictature des bons sentiments* de Philippe Muray et *Apologie des sorcières modernes* de Pierre Lemieux. «On compte publier six à dix titres par année de courts pamphlets qui heurtent les idées reçues», explique Pierre Lemieux.

### Hommage à Alice Parizeau

LE CENTRE québécois du PEN club international organise un dîner hommage à Alice Parizeau, sous la présidence de Kathleen Verdon, ancien membre du Comité exécutif de la Ville de Montréal, et responsable du développement culturel et des relations avec les communautés culturelles, qui aura lieu le mercredi 19 décembre 1990, à 18 h 30, au club des Services unis de «La maison Louis-Joseph Forget» (1195, rue Sherbrooke Ouest). Le prix du dîner est de 35 \$ et on réserve en téléphonant à René le Clère au (514) 389-0946.

### Dîner-résumé littéraire

LA SECTION de Montréal de la Société des écrivains canadiens organise un dîner de Noël au cours duquel il y aura une fête de la poésie et un récital. Mona Latif-Ghattas lira plusieurs poèmes tandis que la soprano colorature Natalie Choquette chantera des extraits de l'oeuvre de la poète et la pianiste Sylva Balassanian interprétera des oeuvres classiques.

### Lancements

L'INCLASSABLE Christian Mistral lance son nouveau roman, *Vautour* (XYZ éditeur), le jeudi 13 décembre à 18 h au Salon des Cent, 1647, rue Saint-Denis.

Simonne Monet-Chartrand présente son dernier ouvrage, *Pionnières québécoises et regroupements féminins d'hier à aujourd'hui* (Éditions Remue-ménage), le mardi 11 décembre entre 17 h et 19 h, au bar Les Bobards, 4328, boul. Saint-Laurent. Ernest Pallascio-Morin lance son

essai *Sacré métier. Mémoires d'un journaliste* (Louise Courteau), le mercredi 12 décembre de 18 h à 20 h, à la Bibliothèque nationale du Québec, 1700, rue Saint-Denis.

### Rencontres littéraires

NOTRE COLLÈGUE Nathalie Petrowski, auteur de *Il restera toujours le Nebraska* (Boréal), sera à la librairie Flammarion de la rue Laurier ouest, ce samedi de 14 h à 15 h 30, où pourra voir qu'elle n'est pas seulement en gestation d'un deuxième roman...  
L'inénarrable poète animante Janou Saint-Denis reçoit Denise Boucher à la Place aux poètes, le mercredi 12 décembre à 21 h, au bar Au Plaisir, 4467 a, rue Saint-Denis.  
La Courte échelle invitent les jeunes à venir rencontrer les auteurs Bertrand Gauthier, Marie-Francine Hébert et l'illustrateur Daniel Sylvestre, samedi le 8 décembre entre 13 h et 15 h à la librairie Champigny, 4474, rue Saint-Denis.

### Les ondes littéraires

DIMANCHE à 15 h, au réseau FM de Radio-Canada, à *Littératures actuelles* on propose un hommage de Denise Desautels à Marguerite Duras, un portrait de Tony Hillerman par Norbert Spéhaner, de même qu'un entretien de Suzanne Giguère avec Anne-Marie-Alonzo.



simplement Letellier. «— Tu es journaliste! — Non, mais je veux le devenir! — C'est toute une recommandation que tu as là! Ton nom? — Pallascio-Morin, Jean-Louis Ernest. — Je vais prendre Ernest! Connais-tu un peu l'anglais? — Oui, certainement. — Où as-tu appris? — Peu au collège, beaucoup avec mon père. — Ton père parle bien l'anglais? — Il est dans l'armée. — Je vais te prendre à l'essai. Nous verrons. Traduis-moi cela, me dit-il, en me tendant une feuille de papier. C'est le pupitre, là-bas, au fond de la salle.»

**UN ÉTÉ, UN ENFANT**  
sous la direction de Paul-André Comeau  
Québec/Amérique  
174 pages

CET ÉTÉ, LE DEVOIR a publié une série de textes d'écrivains et de journalistes ayant pour thème un souvenir d'enfance. Ce sont ces nouvelles qu'on a réuni ici en ajoutant un texte de Paul-André Comeau. Les auteurs sont: Alice Parizeau, Jean Royer, Nathalie Petrowski, Jean O'Neil, Francine D'Amour, Jean Éthier-Blais, Alain Pontaut, Arlette Cousture, Gilles Archambault, Guy Boulizon, Robert Lévesque, Dany Laferrrière et Yves Beauchemin.

**PROPOS D'UN SANS-PATRIE**  
Güter Grass  
Seuil  
coll. «L'histoire immédiate»  
190 pages

CE RECUEIL de textes montre que l'auteur du roman *Le Tambour* était depuis longtemps préoccupé par la division et le destin de son pays. Voici, par exemple, un extrait de *La ratte* intitulé «Il était une fois un Land»: «Il était une fois un Land qui s'appelait Deutsch. Il était beau, vallonné et plat/ et ne savait que faire de soi./ Alors il fit une guerre parce qu'il voulait/ être partout dans le monde et en fut rapetissé. (...) Alors le Land qui s'appelait Deutsch fut partagé./ Désormais il eut deux noms et/ toujours aussi vallonné, toujours aussi plat/, ne savait toujours pas que faire de soi./ Après un temps de réflexion, s'offrit des deux côtés/ pour une troisième guerre./ Depuis, plus un mot de mort, paix sur la terre.»

**LES FEUX DU BENGALÉ**  
Amitav Ghosh  
Seuil  
414 pages

L'AUTEUR est né à Calcutta en 1956. Il a passé son enfance à Dacca, Colombo, Téhéran et Derha Dun. Il est maître d'histoire de l'université de Delhi, docteur en anthropologie sociale à Oxford et il vit dans sa ville natale. Il vient de remporter le prix Médicis étranger pour ce roman.

**Christina McCall et Stephen Clarkson**

**TRUDEAU**  
L'Homme,  
l'Utopie,  
l'Histoire

cahiers photos  
480 pages  
29,95\$

**TAXER LES LIVRES, C'EST IMPOSER L'IGNORANCE.**

**TRUDEAU**  
L'HOMME · L'UTOPIE · L'HISTOIRE

Stephen Clarkson  
Christina McCall

Boréal

«Une fascinante analyse psychologique.  
(...) Une fresque historique loin de l'essai hagiographique. L'admiration des auteurs pour Trudeau transparait parfois, mais elle est critique, sans complaisance.»

Claude Morin, *L'actualité*

**Service de PUBLICITÉ**  
842-9645

**estuaire**  
C.P. 337, succ outremont  
Montréal H2V 4N1

**Prix de poésie Terrasses Saint-Sulpice de la revue estuaire**

- Nature du prix**  
Le/la lauréat/e reçoit une bourse de 2000\$ des Terrasses Saint-Sulpice.
- Origine**  
Ce prix a été créé pour stimuler l'écriture poétique. Il soulignera dès la fin de janvier 1991 une oeuvre qui aura proposé en 1990 une approche différente de la poésie tant au niveau thématique qu'au niveau formel. Ce prix sera remis à la fin de janvier de chaque année.
- Règlements**  
Le/la candidate doit:  
1) être de citoyenneté canadienne;  
2) soumettre ou faire soumettre par son éditeur son recueil de poésie en trois exemplaires à l'adresse d'estuaire;  
3) avoir publié ce recueil de poésie de langue française dans les douze mois précédant le 30 novembre 1990.
- Les exemplaires doivent être** mis à la poste au plus tard le 8 décembre, le cachet en faisant foi;
- Jury**  
Le jury est formé par les membres du comité de rédaction de la revue estuaire. Un observateur désigné par l'UNEQ et un témoin délégué par les Terrasses Saint-Sulpice assistent aux délibérations.

Des poèmes de  
**FRANÇOIS CHARRON  
LOUISÉ DESJARDINS  
ANNIE MOLIN VASSEUR  
PIERRE MONETTE  
ANDRÉ ROY**

Abonnement pour quatre (4) numéros	18 \$ □
Abonnement régulier	20 \$ □
Abonnement pour institutions	30 \$ □
Abonnement à l'étranger	35 \$ □
Abonnement régulier pour 2 ans (prix spécial pour huit (8) numéros, au Canada seulement)	35 \$ □
Abonnement régulier pour trois ans (prix spécial pour douze (12) numéros, au Canada seulement)	50 \$ □
On peut aussi se procurer la plupart des cinquante (50) premiers numéros d'estuaire	5 \$ □

Nom.....  
Adresse.....  
Code.....  
Veuillez m'abonner à partir du numéro.....

**estuaire**: C.P. 337, succ. Outremont, Montréal H2V 4N1

**L** le plaisir des  
**livres**

Emmanuel Aquin

# Orphée à la recherche de son père



**Jean BASILE**  
Lettres  
▲ québécoises

QUAND Hubert Aquin s'est suicidé en se flanquant un coup de fusil dans la tête, le choc fut si puissant que l'intelligentsia indépendantiste québécoise, dont il était l'enfant chéri, a saigné. Les célébrations du mystère commencèrent aussitôt sous les nef bruyantes des cégeps et des universités.

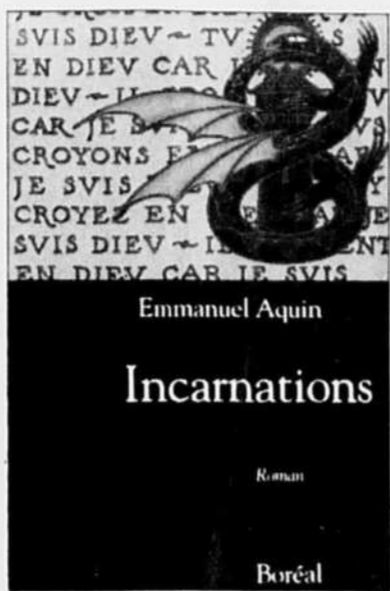
Comme on sortait de la « grande noirceur », que l'époque était politique et qu'on parlait beaucoup d'« aliénation », l'image d'Hubert Aquin devint très vite celle d'un Christ libérateur et foudroyé, cristallisant en lui ce que nous ne savions pas faire — c'était celui du grand oeuvre littéraire et politique — que nuançait sans doute une bonne dose de culpabilité et d'angoisse collectives.

Pour scandaleuse qu'elle soit, la métaphore christique appliquée à Hubert Aquin n'est pas du tout exa-

gérée. D'ailleurs, elle n'est pas de moi mais du fils de l'écrivain lui-même, Emmanuel Aquin, qui vient de publier son premier roman, *Incarnations*, difficile mais assez fulgurant, ma foi. On me dira que le personnage principal d'*Incarnations* ne s'appelle pas Aquin mais Weltall. C'est bonnet blanc et blanc bonnet. Ici, roman et réalité coïncident.

Alors, voici comment ça se passe. Nouvel Orphée, Emmanuel Aquin part à la recherche de son père suicidé. Au lieu d'interroger ses souvenirs ou de convoquer les témoins de l'affaire, il s'atomise lui-même pour transcender les barrières du temps et de l'espace et d'aller dans les limbes. Là, en effet, il retrouve Weltall-Aquin sous la forme de Christ qui s'est incarné une fois de plus, d'où le titre du livre.

Comme si c'était dans l'évangile, avec les mêmes personnages et les mêmes scènes mais en les dépravant à sa manière, Weltall-Aquin revit des épisodes de son existence brève, ce qui permet à son fils de pénétrer dans le mystère de sa vie et de sa mort. Mais tel père tel fils et on ne sait jamais très bien s'il s'agit d'Hubert ou d'Emmanuel. C'est là que le



livre devient très habilement équivoque et romanesque.

Quoi qu'il en soit, on se doute bien que l'évangile d'Hubert Aquin, selon son fils, n'est pas de ceux qu'on lit dans les sacristies. Saint Joseph y côtoie Kennedy et Marie-Madeleine, Marilyn Monroe. On ne sait pas très

bien si le Golgotha est à Wall Street ou à Outremont. C'est un univers composite où on écoute Haendel, Genesis et les Beatles, où on lit Asimov, Lovecraft, Maupassant sous le regard de Gabriel, l'archange gardien. C'est aussi un monde souffrant « peuple de paranoïa justifiée, de schizophrénie extralucide et de dégénérescence à l'état pur » écrit Emmanuel Aquin.

Malgré ses excès de langage, la métaphore christique du roman d'Emmanuel n'est pas blasphématoire en soi, quoi qu'elle ne soit pas innocente non plus. Certes, il y a la satire historique d'une époque « pourrie » (avant 1960) où « le gouvernement abusait de tout, l'Église prenait sa part du gâteau et le peuple aimait la merde dans laquelle il flottait », écrit-il.

L'auteur veut aussi nous faire comprendre que le déséquilibre psychologique de Weltall-Aquin a d'autres sources que la maladie pure. Il a été marqué par le cléricisme québécois d'avant la Révolution tranquille. Par cléricisme, il faut entendre la morale sexuelle si on en juge par les obsessions du héros qui va de fille en fille et qui se masturbe entretemps. Poussant le raisonnement jusqu'au bout, l'auteur semble nous dire que la seule façon d'échapper à la condamnation des curés de l'époque était de se substituer au Christ puisque le fils de Dieu ne peut pas être jugé.

Aujourd'hui cela fait sourire, malgré tous nos néo-puritanismes et nos mini-fascismes mous (pour parler comme Jean-Jacques Brochier, in *Le Devoir* du premier courant) mais ce n'était pas drôle.

Surtout, Emmanuel Aquin veut dépeindre Weltall-Aquin de sa détroque politique. Il n'y a que quelques pages méprisantes sur le terrorisme. Son évident souhait est d'approcher le vif de l'être qui est dans le rapport de l'enfant et de la mère. *Incarnations* se termine par un rêve où l'utérus se transforme en « une immense cathédrale couverte de gargouilles », ce qui n'est pas un lieu très accueillant pour un foetus ni pour un adulte.

De fait, *Incarnations* est un livre terrible et souvent apeurant car, quand je dis le Christ, il faut entendre le Christ ou son contraire, le démon. « Mon credo devint : ne crois pas ou meurs !, et ces cinq mots me valurent la permission de goûter aux

plus belles lèvres du monde », dit Weltall-Aquin et, tout Christ qu'il soit, il se débarrasse de ceux qui le dérangent avec un pistolet à neutrons ou autres accessoires genre *Star Trek*.

La morbidity de Weltall-Aquin se démontre, dans ce roman, par de nombreuses allusions aux entités maléfiques de l'imagination selon les gadgets de l'époque et les traditionnels « grimoires de fer vété » de l'occultisme du XIXe siècle qui sont, en quelque sorte, les antiphonaires d'Hubert Aquin : *Sympathie For The Devil* des Rolling Stones (avec choeur d'enfants de choeur), les odeurs nauséabondes du soufre, Alice Cooper et ses cérémonials morbides, le sadomasochisme des messes noires et, cela va de soi, la morphine, la neige noire, et autres « poudres, pilules, herbes, fumées et autres solutions... » si bien qu'on ne sait plus s'il s'agit de pathologie ou de polytoxomanie, la dernière hypothèse étant sans doute la plus plausible.

Après ce livre, on comprendra sans doute mieux ce en quoi la métaphysique d'Hubert Aquin est plus proche de la parapsychologie que de la philosophie. On comprendra aussi qu'il n'est pas recommandable de mélanger les plaisirs charnels, la drogue et le mysticisme, ce dernier fut-il politique. Ce sont des mélanges détonants.

Oui, il y a du provocateur chez Emmanuel Aquin. Mais écrire un tel livre ne demande pas seulement du culot, il y faut du courage. On ne doit pas oublier qu'Hubert Aquin s'est suicidé quand l'auteur de cet ouvrage n'avait que dix ans. Douerait-on du traumatisme, que l'auteur nous invite à le considérer, dans la première partie de son livre. « Les chevrotines que tu t'es bêtement envoyées dans la figure ont atteint ta famille aussi. Tu as criblé de plomb l'existence de ton fils et ce plomb a pris du poids avec le temps », écrit-il.

Il faut donc passer sur l'ironie parfois raide du style d'Emmanuel Aquin et sur les grossièretés voulues de son vocabulaire pour saluer les profondes qualités humaines de ce livre et le brio réel — et un peu tordu — que l'auteur met à défaire sous nos yeux ce joli noeud de vipères.

D'ailleurs, seul un artiste véritable peut aller dans de tels fonds pour en remonter quelques perles rares. Ou-

## L'amour n'est pas une absence

**MOINS MALHEUREUX QUE TOI MA MÈRE**  
Nouvelles de Dominique Robert  
Les Herbes Rouges, 1990.

**EST-CE AINSI QUE LES AMOUREUX VIVENT ?**  
Récits de Danielle Roger  
Les Herbes Rouges, 1990.

**COMMENT DIRE**  
Roman de Marie-Claire Corbeil  
Guernica, 1990.

Jean Royer

APRÈS la lecture de ces trois textes brefs mais d'une qualité exceptionnelle m'est revenu en mémoire un poème de Marie Guay — et particulièrement ce diptyque : « Des femmes n'en finissent plus de couvrir des hommes / et des hommes de se verser à boire ».

Dans ce petit tableau de la douleur du monde se tient aussi le regard éfaré de trois autres jeunes femmes — Dominique Robert, Danielle Roger et Marie-Claire Corbeil, nées elles aussi au milieu des années 1950 — et de leurs personnages. L'amour n'est pas une absence, ni de langage ni de réalité, lit-on dans ces textes aux tons pourtant bien différents. L'amour sans l'amour ressemble à la violence du désespoir. Ou encore : l'infinie tristesse de se savoir étranger, en face de l'autre.

Dominique Robert nous avait donné de magnifiques poèmes (*Jeux et Portraits*, Éditions Trois) sur cette cour des miracles que peut être le monde contemporain. Les cinq petites nouvelles réunies sous le titre *Moins malheureux que toi ma mère* poursuivent cette marche à la

crualité où l'on voit que le désir de vivre peut se confondre avec celui de mourir. Ici, l'amour est dévorant parce que le désespoir est total. Les personnages se laissent porter par les vertiges du malheur. Seul un minuscule bonheur les retient dans ce monde, apparemment.

L'écriture de Dominique Robert a la force de l'incision dans la réalité des choses. Le style de Danielle Roger, au contraire, se fait litannique et lancinant, il est autrement efficace. La narratrice veut cerner le sentiment de l'amour. À défaut de le posséder, elle l'invente et l'imagine. De l'autre côté des choses se dessine un homme. Mais l'amour n'a pas eu lieu. « Je voudrais habiter un homme », clame la narratrice. « Est-il possible d'accepter l'absence d'amour (...) et rester encore des êtres humains ? » se demande-t-elle jusqu'à l'immense fatigue qui ressemble à un désespoir : « J'ai usé mon âme et mes mains sur des corps sans conscience et sans nom ».

Les trois récits de Danielle Roger (à qui l'on doit un excellent recueil de nouvelles, *L'Oeil du délire*, chez VLB), sont parfaitement élaborés dans l'intensité d'un monologue intérieur. Ils ont pour titres : « Un homme sous observation », « La pratique du détachement » et « Jusqu'à ce que la mort nous sépare ». Voilà les trois étapes d'un art de vivre. Ou de mourir en désespoir de cause.

Les textes de Robert et Roger sont, chacun à sa manière, hyperréalistes, afin de pénétrer cette réalité opaque des nuits perdues. Celui de Marie-Claire Corbeil se confronte à l'idée de l'amour comme langage. La chambre d'aimer porte les souvenirs de maisons d'enfance. Les gestes, ceux d'un frère puis d'un ami. Le re-

gard est celui des mots. L'amour est aussi la conquête d'un langage. Comment lier le corps et l'esprit ? Comment dire l'autre soi ?

Corbeil nous avait déjà étonnés avec *Inlandis* (Guernica), un recueil de poésie inoubliable sur la souffrance d'être étranger à sa propre vie. Sa prose coupante déchirait les ombres et dénonçait l'antimonde dans lequel on vit si mal, l'âme au bord du froid.

Comment dire est un texte elliptique où se joue l'appartenance à soi et au monde. La narratrice « s'attend. Assise dans son silence ». L'absence de l'amour, c'est l'absence de langage. La conquête de l'autonomie affective — et de l'appartenance de l'autre — est langagière. Les mots nommeront les gestes. Être heureuse, pour elle, c'est n'être plus « à l'intérieur d'elle-même comme une bouche cousue ».

# PRIX MÉDICIS ÉTRANGER

Amitav Ghosh

**LES FEUX DU BENGALE**

roman  
Seuil

«Roman démesuré, il fascine par la richesse de ses thèmes mais surtout par la respectueuse sagesse de ses personnages.»  
Carole-Andrée Laniel / *La Presse*

«Quel souffle ! Pas une page sans que l'on ne sente passer le vent du génie romanesque : les images bousculent les odeurs, les bruits s'apaisent pour laisser poindre la rumeur de notre univers.»  
Bernard Génès / *Le Nouvel Observateur*

«Il faut se laisser entraîner dans ce fastueux torrent et voir défiler des centaines d'êtres étranges. On ne découvre pas un Amitav Ghosh tous les ans !»  
Gérard-Julien Salvy / *Figaro-Magazine*

**GRAND PRIX du LIVRE de MONTRÉAL 1990**

**COPIES CONFORMES**  
DE MONIQUE LARUE  
ÉDITIONS LACOMBE, 17,95\$

Ce qui séduit dans ce roman, ce dont se rappellera longtemps après la lecture, c'est l'intelligence qui émane de l'écriture de Monique LaRue.  
Marie-Claude Fortin, *Voir*

Le voici le roman fascinant des années 1980. Résolument moderne et féminin, intelligent et raffiné. Décapant.  
Jean Royer, *Le Devoir*

Il émane de *Copies conformes* quelque chose de profondément mûri dans l'émotion comme dans l'écriture que seuls quelques grands d'ici ont atteint.  
Guy Cloutier, *Le Soleil*

## LOGIQUES LA VIE MODERNE

### LES INCONTOURNABLES! EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES.

- MS-DOS SIMPLIFIÉ 168 p. 14,95\$
- WordPerfect SIMPLIFIÉ 112 p. 18,95\$
- WordPerfect SIMPLIFIÉ 120 p. 18,95\$
- WordPerfect 5.0 184 p. 18,95\$
- Lotus 1-2-3 SIMPLIFIÉ 128 p. 18,95\$
- Word 5 180 p. 18,95\$
- MAINTIENS SIMPLIFIÉ 121 p. 16,95\$
- Word 4 SIMPLIFIÉ 150 p. 19,95\$
- PageMaker SIMPLIFIÉ 176 p. 19,95\$

1225, de Condo, Montréal QC H3K 2E4  
(514) 933-2225 FAX: (514) 933-2182  
Les Éditions LOGIQUES sont agréées et subventionnées par le ministère des Affaires culturelles du Québec.

Ginette Noiseux

# Un théâtre a l'histoire des textes qu'il monte

Marie Cardinal

GINETTE NOISEUX, normalement, n'est pas parlable, ou plutôt, elle n'est pas « interviewable ». Pourtant elle en accepte souvent des entrevues, elle a la parole abondante, le cerveau alerte, le vocabulaire riche et dru. Mais, l'installer dans un fauteuil, lui dire : « On va parler tout l'après-midi et demain s'il le faut », et qu'elle accepte cette proposition, ce n'est pas pensable.

Pourquoi ? Parce que Ginette Noiseux tient entre ses mains le Théâtre « Espace Go » ; elle en a plein les bras, plein la tête, plein le cœur, plein le dos, etc. La direction artistique de ce théâtre, c'est une passion qu'elle nourrit et qui la nourrit ; elle n'est pas capable de faire autre chose.

Alors pourquoi aujourd'hui est-elle assise en face de moi, décidée à parler longuement de ce qui n'est pas la direction et la gestion d'Espace Go ? Parce que dans la pièce à côté dort un garçon qui s'appelle Antoine, c'est son fils nouveau-né.

En vieille guenon que je suis, qui connaît par cœur les fanfares et les plaintes de l'enfance, je savais que je pouvais coincer Ginette, que le moment était propice. Elle est dans ces temps où la venue d'un premier enfant bouleverse tout, où une femme sait plus comment remonter à la surface de sa vie. La présence du petit est tellement énorme, tellement précieuse, qu'on se demande

si on a le droit de faire autre chose que de s'occuper de lui. On est tiraillé. La culpabilité commence à pincer. Laisser mon enfant ? Laisser mon métier ? La perspective de ce que l'on considère alors comme un épouvantable abandon ou un choix épouvantable vous fait venir les larmes aux yeux ; vraiment c'est épouvantable. On appelle ça « la dépression post partum ». ... Encore quelques semaines et Ginette, telle que je la connais, s'occupera des deux (son enfant et son théâtre) et le fera très bien. Question d'organisation. J'espère en tout cas que cette entrevue l'aidera à faire se rejoindre ses deux passions.

— Ginette, c'est quoi Espace Go ?  
— C'est un théâtre qui est né du Théâtre Expérimental des Femmes, il se meut dans cette continuité. C'est à dire qu'il s'attache aux sujets défendus et à une parole différente.

— Je me souviens de la « soirée des murmures ».

— Oui, voilà. Entendre parler différemment de l'érotisme, de Dieu, de la solitude, etc. Offrir aux spectateurs une autre écoute des mots. Avec *Oh les beaux jours* c'est pareil. Ce texte est un classique mais le faire dire par une jeune femme, alors qu'il est écrit pour une femme âgée, c'est l'entendre autrement.

— En l'écoutant, j'ai pensé que Sylvie Drapeau était une comédienne magnifique, mais j'ai pensé aussi que Beckett était un grand écrivain, son texte m'a encore plus

touchée dit par ce personnage inattendu. Mais toi, en tant que directrice d'un théâtre, pourquoi choisis-tu un texte plutôt qu'un autre ?

— Je dirais que les écritures dites « difficiles » m'attirent plus que les autres.

— Qu'est-ce que tu appelles une écriture « difficile » ?

— Pas anecdotique, pas habituelle, différente. Quand un texte me fait peur, que je pense « c'est pas possible de monter ça », qu'il me fait battre le cœur, en même temps je sais que je vais le monter, je veux que quelqu'un le monte à Espace Go. « J'ai remarqué que les textes considérés a priori comme étant les plus anti-théâtraux, les plus littéraires, excitent tout le monde : les comédiens, les spécialistes de la lumière, du son, des costumes, des décors et, bien sûr la personne qui fait la mise en scène. La difficulté rend hardi, rend libre.

« Je dois me méfier de moi-même parce que la virtuosité me fascine. Mais souvent elle est creuse. Ce qui est abstrait me plaît et ça me joue des tours. Heureusement il y a mon bébé maintenant. Je ne connais rien de plus concret qu'un bébé. Il va m'équilibrer.

— Tu veux parler des créations.  
— Oui, surtout des créations.  
— L'année dernière tu as monté *Billy Strauss* de Lise Vaillancourt. Pourquoi ?

— Parce que Lise Vaillancourt se démarque du réalisme québécois habituel, elle fait appel à autre chose, elle ne reste pas dans l'anecdote québécoise ; et pourtant c'était une pièce québécoise, mais elle pourrait être jouée n'importe où, elle peut faire rêver tout le monde.

« J'aime qu'un texte échappe à la sclérose, casse les moules. J'aime les contradictions, l'humour.

« À la création du Théâtre Expérimental des Femmes, j'ai entendu des personnages féminins s'exprimer comme jamais les femmes ne s'étaient exprimées sur une scène. C'était exaltant. Il m'est resté le goût de rechercher la différence dans la littérature théâtrale. Un texte de théâtre ce n'est pas du cinéma, ou de la télévision, ou un opéra, ou un livre. Du théâtre c'est du théâtre.

— Et c'est quoi un texte théâtral ?  
— C'est un texte qui pousse à l'excès. Il n'y a que la quête d'un idéal qui garantisse la réussite d'une entreprise artistique.

— Comment concilier ça avec la rentabilité ? Il y a des directeurs de théâtre qui ont un idéal commercial aussi.

— Il n'en est pas question quand on



Ginette Noiseux

PHOTO JACQUES GRENIER

a un théâtre de 92 places ! Espace Go doit monter des textes où on est à l'affût de ce qui est nouveau d'une manière ou d'une autre. C'est possible tant qu'il n'y a que 92 places.

— Oui, mais tu as aimé produire la *Tempête* de Shakespeare, et *L'annonce faite à Marie* de Claudel, des textes énormes, pour de grandes salles. Tu n'aimerais pas avoir un théâtre plus grand ?

— J'aimerais ça, bien sûr. J'adore la folie de certains textes lyriques. Mais est-ce que je serais capable de ne pas me laisser déborder par l'administration ? Est-ce que ça ne fera pas entrer en conflit avec moi-même ?

— Est-ce qu'un théâtre a une histoire ?

— Oui, il a l'histoire des textes qu'il monte. Il y a des choix littéraires qui

définissent un théâtre, des cycles, c'est certain.

— Est-ce que tu laisserais monter un texte machiste à Espace Go ?

— Le seul fait d'être monté à Espace Go serait déjà comme une critique du machisme.

Nous avons imaginé ça et nous avons ri comme des folles. C'est bon de rire.

## Femmes, humour et pouvoir

LA PAROLE MÉTÈQUE  
No 16, Automne 1990.

ARCADE No 20  
Automne 1990.

LA NOUVELLE REVUE  
FRANCAISE  
No 452, Septembre 1990.

Jean Royer

APRÈS la TPS, la mode est à la critique du discours féministe. Est-il aussi radical qu'on le dit, ce discours ? Allons voir dans les revues et magazines, ces lieux réels.

Justement m'arrive *La Parole Métèque*. Qu'y trouve-t-on ? Un « féminisme » sur les femmes et le pouvoir. Qu'y lis-je ? Des interviews avec Mmes Yvette Roudy et Gisèle Halimi, qui ne sont pas personne et dont l'action accompagne le discours. S'ajoute à l'idéologie mise en question le sens de la fiction avec Juba Jurgenson, la traductrice de Berberova. Enfin, un peu d'histoire avec Michèle Jean.

C'est toujours le temps des femmes », puisque, dit l'historienne, « Il

faut que les femmes continuent de rechercher les sources particulières de leur identité individuelle et collective afin que puisse être mis à contribution leur savoir qui est le produit d'une inscription différente dans le temps ».

Est-ce là discours radical ? Vous me suivez. Allons, un peu d'humour, messieurs dames ! Lisez la revue *ArCADE*. Vous connaissez la romancière Dominique Blondeau, aux sujets pathétiques ? Elle vient de signer un numéro sur « l'humour au féminin » : 25 signatures sur le sujet. L'humour n'a pas de sexe ni de frontières, rappelle Madeleine Gagnon. Ce qui n'a pas empêché la popularité de Clémence Desrochers de grandir avec le féminisme, note Jacqueline Barrette. Oui, le discours féministe a aussi de l'humour. Tout est donc relatif ?

Soyons sérieux. Lisons la NRF. Yvon Bernier présente « Les Carnets de notes de *L'Oeuvre au noir* » de Yourcenar. Belle méditation sur l'écriture des mythes. Mais surtout, découvrez dans la NRF les poèmes d'une femme, Anise Koltz : « Mon ombre/ me prête/ double vie/ Je suis seule/ et ensemble ».

### ◆ Miroir

fin de sa vie aussi réactionnaire, *red-neck* défendant les valeurs américaines traditionnelles. Il y a dans *Visions de Cody* une valorisation en même temps qu'une idéalisation de l'Amérique dont la naïveté peut surprendre (même si cela se fait parfois avec ironie). En même temps, on comprend aisément ce que ses positions pouvaient avoir de déconcertantes, tant pour ses amis que pour ses ennemis, avec lesquels il partageait pourtant une certaine conception politique du pays.

Les romans de Kerouac sont l'expression d'une intransigeance (à la fois stylistique et existentielle) et d'une générosité, d'une énergie qui apparaissent absolument incompatibles avec une certaine vision tradi-

tionnelle, reaganienne dirait-on aujourd'hui, des États-Unis.

Lire Jack Kerouac à l'adolescence est un plaisir et un bonheur qui ne se remplacent pas. Tant pis pour ceux qui sont passés à côté. Mais il y a aussi un plaisir de la relecture, plaisir de constater, 10 ou 15 ans plus tard, la richesse de cette écriture, son lyrisme, la composition rigoureuse de textes aux thèmes et aux obsessions maintes fois réitérés.

« L'essentiel est de continuer » écrit le narrateur de *Visions de Cody*. Avec ce roman, Jack Kerouac est allé aussi loin qu'il pouvait aller, jusqu'au bord de l'éclatement, mais toujours en suivant « la route puissante, inlassable et sans voix ». Elle est ici plus accentuée que d'habitude et certains lecteurs rebrousseront peut-être chemin. Mais c'est bien toujours la même voix qui se fait en-

tendre et que plusieurs sauront reconnaître.

★ *Visions de Cody*, Jack Kerouac, éditions Christian Bourgois, 583 pages, Paris, 1990.

### ◆ Mémoire

conducteur qui relierait toutes mes nouvelles : le besoin irrésistible de retour sur le passé. Chaque être humain aimerait revenir dans son passé pour modifier son destin et se reprendre en main. On passe sa vie à vouloir recommencer sa vie. Le problème, c'est qu'on soit sorti du ventre de notre mère. Là, il n'y avait pas d'histoire et on n'avait rien à oublier. Ce retour en arrière prenait toutes sortes de formes dans mes nouvelles, littérale ou psychologique.

Ce sont les deux dernières nouvelles du recueil qui composent le roman. L'auteur les a si adroitement imbriqués l'une dans l'autre qu'elles forment un tout indémontable. « À partir de mes textes, j'ai tout réécrit pour construire un univers complet qui suit ses propres règles en exploitant au maximum la logique de l'incarnation. Comme je suis un passionné de voyage dans le temps, j'ai emprunté cette voie qui m'a conduit jusqu'à la Bible. J'ai alors lu les évangiles et je les ai réinterprétés à ma façon.

Le résultat de ce voyage dans le temps est sidérant. Voir Jésus dévoré par ses démons intérieurs, son athéisme, ses envies de baisées, etc., avec aux mains un régénérateur de tissus miniature et une seringue hypodermique, et qui lit par dessus le marché des bandes dessinées américaines et des romans de science-fiction, procure un sentiment d'étrangeté qui ébranle le lecteur.

Mais on ne peut pas jouer avec le temps sans avoir à abolir certains préjugés humains, ceux entre autres de s'imaginer le temps linéaire, de se croire libre et individuel. « Dans la

logique que je suivais en construisant le récit j'ai abouti à certaines conclusions qui forment finalement les clés de la lecture du récit. »

C'est pourquoi la trame romanesque est tissée par des jeux de miroir étourdissants et des mises en abîme qui donnent le vertige. Et l'écrivain s'est lui-même pris au piège de sa logique en ne pouvant plus sortir des limites qu'il avait lui-même tracées. « Je n'étais plus libre d'écrire ce que je voulais, je devais suivre mes propres règles. »

Ce processus qui aurait pu aboutir à un roman dense et noir, parce qu'on n'a plus de liberté dans un univers aussi fermé, finit par faire sourire le lecteur tout au long de *Incarnations* par le ton désinvolte et frondeur de la narration. Cela est peut-être dû au fait que l'auteur ne croit pas du tout en la possibilité de la réincarnation et du voyage dans le temps.

Mais il croit en quelque chose d'encore plus fondamental dans son roman : « Le bonheur c'est l'oubli. Le jour où l'on se pose une question, où l'on se met à douter, on met le doigt dans l'engrenage du souci et du perfectionnement qui peut conduire jusqu'à la névrose. » Le besoin du retour en arrière provient ainsi du désir d'arrêter de se poser des questions.

Le jeune écrivain, qui ne peut pas s'arrêter dans sa quête de la perfection, juge sévèrement son livre, « un premier roman qui témoigne de ma façon de penser à 20 ans. Je suis satisfait du travail, mais il y a des choses à améliorer dans mon style et mon deuxième roman, qui devrait sortir l'an prochain sous le titre de *Désincarnations*, aura un ton plus ironique et moins cosmique. »

Depuis la parution de *Incarnations*, Emmanuel Aquin a lu *Prochain épisode* et a aimé le roman de son père quoiqu'il avait l'impression que le récit était un premier jet, ce que lui a confirmé sa mère. Quant à lui, il a réécrit au moins dix fois son texte. Le perfectionnisme est exigeant.

**L'ÉTAT DU MONDE 1991**

Annuaire économique et géopolitique mondial

**TAXER LES LIVRES C'EST IMPOSER L'IGNORANCE**

644 p. 22,95\$

ÉDITIONS LA DÉCOUVERTE / ÉDITIONS DU BORÉAL

**BORÉAL**

**L'ÉTAT DU MONDE 1991**

Annuaire économique et géopolitique mondial

L'analyse des événements qui ont marqué l'année. Une approche géopolitique par continents et grandes régions. Une réflexion sur les grandes questions stratégiques à l'échelle mondiale.

**LE DOSSIER DE L'ANNÉE: LES PAYS DE L'EST**

**UNE HISTOIRE INVENTÉE**

Vous avez aimé le film... Offrez-vous le scénario. Revivez le plaisir du texte d'André Forcier et de Jacques Marcotte. Accompagné de 24 photos.

152 pages 16,95 \$

**ÉDITIONS DU ROSEAU**  
6521, rue Louis-Hémon, Montréal, Québec H2G 2L1

**LA VOLUPTÉ DE LIRE... À BIEN MEILLEUR PRIX**

**25% sur la pléiade**

**le Parchemin**

STATION MÉTRO, BERTS UQAM, MONTRÉAL, H2L 2C9 (514) 845-5243. LIBRAIRIE AGRÉÉE  
Prix en vigueur jusqu'au 1er décembre 1990

**L** le plaisir des Livres

# Pourquoi faire court quand on peut faire long ?



**NOUS SOMMES ÉTERNELS**  
Pierrette Fleutiaux,  
Gallimard, Paris,  
990, 822 pages.

C'EST parce que, avissant un gros roman, je juge depuis quelque temps intolérable de lui consacrer deux journées entières de ma vie que j'arrête *Apostrophes*.  
En répondant aux questions que lui pose Pierre Nora, c'est ainsi que Bernard Pivot explique, non pas son dégoût de la lecture mais sa lassitude après quinze ans et demi de présence active et hebdomadaire devant les auteurs et leurs livres. (*Le Métier de lire*, de Pivot et Nora, sera le sujet du prochain feuilleton.)  
Lecteur public, comme il aimait à se définir, le célèbre animateur lisait, pour les fins de son émission, un livre par jour. Feuilletoniste modeste, je me contente de deux ou trois livres par semaine. Et je renâcle devant les pavés. D'où l'attente prudente dans laquelle je me suis maintenue à propos de *Nous sommes éternels* de Pierrette Fleutiaux. Mais comme elle vient de remporter le prix Femina, devant *Les animaux* de Bayon, il était devenu difficile de l'ignorer.

Précision liminaire : je ne connaissais ni cet auteur ni ses précédents ouvrages. Je suis donc sans préjugés. Et j'ai pénétré au coeur de la famille Helleur comme on peut entrer dans la maison Usher, et assister à sa chute, quand on n'a pas encore lu une seule page d'Edgar Allan Poe. Et d'abord, le nom Helleur, francisé puisqu'il s'écrivait originalement (nous apprend la narratrice) Heller, comme il s'écrit toujours chez les descendants des familles jerseyaises établies au Québec il y a une centaine d'années. Dans toute l'histoire que nous raconte Pierrette Fleutiaux, il est d'ailleurs souvent question des cousins canadiens, visitant les parents et les enfants Helleur.

Mais venons-en aux enfants puisque ce sont eux les héros de *Nous sommes éternels*. Estelle et Dan forment un couple soudé pour l'éternité puisque la romancière l'a voulu ainsi. Couple incestueux que la mort prématurée du garçon enlèvera à sa soeur-amante à l'âge de 23 ans. Coeur existence, sans doute, mais l'auteur n'aura pas trop des 800 pages de son roman pour nous en raconter toutes les péripéties.

Il faut dire qu'elle prend ce Dan au berceau. Et que sa soeur Estelle, de cinq ans son aînée, en deviendra la seconde mère, la vraie mère, Nicole, blonde, juvénile, dansant sa vie, au propre et au figuré, sous l'oeil indulgent du père, avocat qui ne s'accorde



Pierrette Fleutiaux

que la note moyenne dans sa profession. Un ange tutélaire veille sur la maison Helleur. Elle s'appelle Tirésia, elle est aveugle, enfouie sous un voile, mais s'occupe du train-train de la vie et du soin journalier des enfants.

Estelle et Dan s'aiment donc d'un amour envahissant qui deviendra dévastateur. Et le récit qu'en fait la soeur est souvent énigmatique : il faut de l'application et une bonne dose de patience pour suivre la narratrice qui fragmente l'histoire, la coupant des paragraphes d'une lettre qu'elle destine à une correspondante anonyme, qu'elle se contente d'appeler Madame.

La maison Helleur est située à G. (une ville de province qui se trouve être Guéret, ville natale de l'auteur et de Marcel Jouhadou, son fameux et mythique Chaminadour). Mais Estelle et Dan quitteront ce foyer très tôt, la première pour des études de droit à Paris, où elle épousera Yves. Le second pour New York où, encore adolescent, il rejoint une école de danse puis une compagnie de danseurs. Les lettres pressantes du père, qui veille de loin, mais sourcilieusement, au bien-être de ses enfants, pousseront la soeur à rejoindre son frère dans la métropole américaine.

Le récit d'Estelle dérape alors dans toutes les directions. Elle anticipe sur le temps réel, nous associe à son dernier compagnon, Philippe, qui l'appelle Claire, et semble lui procurer la lucidité qu'il faut pour recomposer le destin tragique de Dan, de Tirésia, du médecin de famille le docteur Minor, du voisin Adrien, de ces personnages qui deviennent témoins et que la narratrice ne cesse d'associer à ses malheurs.

De New York on passe sans transition à un couvent de religieuses où Estelle tente de la vie monacale. Et l'on revient à la mort de Dan, à un épisode tragique et presque insoutenable de cadavre déterré, et toujours à l'amour du frère et de la soeur qui survit à tout.

Estelle viendra accompagner Tirésia, agonisante. Le père et la mère sont morts, et avant que ne disparaisse le dernier personnage de cette sombre saga, l'auteur nous livre son secret.

Roman baroque, sans doute, mais soulevé par un grand appétit de mots, le goût du mystère, l'art d'emporter le lecteur jusqu'à la folie de vivre un amour impossible, de prêter à la tragédie tous les styles : fantastique, poétique, bien évidemment romantique, tout cela fort peu lié, désordonné jugeront les lecteurs peu portés à l'indulgence.

À un moment, alors qu'ils sont encore des enfants, les héros de *Nous sommes éternels* se voient tels qu'ils sont sous le regard de leur petit voisin Adrien : « Il y a un espace entre ignorer et ne pas savoir, une sorte de terrain vague, invisible de l'extérieur. Mon frère et moi, avoue Estelle, étions les habitants naturels de cet espace. »

Définir cet espace, le cerner, sans lui imposer de limites, voilà à quoi s'est employée la romancière. Dans un livre qu'il faut bien, une fois de plus, qualifier d'inclassable. Mais qu'on ait voulu bien « classer », parmi les lauréats de l'automne, les dames du Femina. Un roman qui pourra occuper les soirées hivernales, pendant les vacances de fin d'année. À la condition de ne craindre ni les longueurs ni les répétitions.

# LE PÈRE NOËL SE FAIT LA MALLE... ET DÉMÉNAGE

DÈS JANVIER 1991 AU 4380 RUE SAINT-DENIS

Attention: Rencontre d'auteurs des Editions Courte Échelle le samedi 8 décembre, de 13 à 15 heures.



- LE PETIT ROBERT I  
Editions Robert  
reg. 66,95 **44,95**
- ROBERT & COLLINS  
Editions Robert  
reg. 38,95 **24,95**
- LE PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 91  
Editions Larousse  
reg. 49,95 **34,95**
- LE PETIT LAROUSSE COULEURS  
Editions Larousse  
reg. 79,95 **54,95**
- MÉMO JUNIOR  
Editions Larousse  
reg. 34,95 **23,95**
- MÉMO LAROUSSE  
Editions Larousse  
reg. 95,00 **64,95**
- ARCHITECTURE DE MONTRÉAL - GUIDE DES STYLES ET DES BÂTIMENTS  
F. Remillard et B. Merrett  
Editions du Meridien  
reg. 19,95 **14,95**
- 40 ANS DE VIE AVEC SNOOPY  
Charles M. Schulz  
Editions Deux Coqs d'Or  
reg. 49,95 **34,95**
- ENCYCLOPÉDIE ILLUSTRÉE DE LA CUISINE AU FOUR À MICRO-ONDES  
Jehane Benoit  
Editions Héritage  
reg. 39,95 **27,95**
- LA CUISINE AU FOUR À MICRO-ONDES, ÇA M'AMUSE  
Jehane Benoit  
Editions Héritage  
reg. 9,95 **6,95**
- NANA BLUES  
Erica Jong  
Editions Grasset  
reg. 36,95 **24,95**
- EXPLORER LE CHEMIN LE MOINS FRÉQUENTÉ  
Alice et Walden Howard  
Editions Stanké  
reg. 18,95 **13,95**
- MONTRÉAL  
M. Drummond et M. Tremblay  
Editions Hurtubise HMH  
reg. 39,95 **26,95**
- LA MARCHÉ SPORTIVE  
Daniel Lévesque  
Editions Guy St-Jean  
reg. 29,95 **19,95**
- REPTILES - DINOSAURES (2 volumes)  
Editions Intrinsèque  
reg. 29,95 ch. **19,95 ch.**
- PLUS GRANDS QUE L'AMOUR  
Dominique Lapierre  
Editions Robert Laffont  
reg. 19,95 **13,95**
- ALBUM BABAR - Collection de 12 titres  
Editions Pithul  
reg. 9,95 ch. **6,95 ch.**
- LES DESSERTS - LES SECRETS DE LEUR RÉUSSITE  
Editions SAEF  
reg. 29,95 **19,95**
- Prix Renaudot : LES FRÈRES ROMANCE  
Jean Calambier  
Editions Calmann - Lévy  
reg. 25,80 **18,95**
- Prix Goncourt : LES CHAMPS D'HONNEUR  
Jean Rouaud  
Editions de Minuit  
reg. 22,95 **15,95**
- DÉVADÉ  
Rejean Ducharme  
Editions Gallimard - Lacombe  
reg. 24,95 **19,95**

Jusqu'à 20% de coupons-rabais sur les autres titres!

Prix en vigueur du 7 au 13 décembre 1990 (inclusivement ou jusqu'à épuisement des stocks)

# Champigny

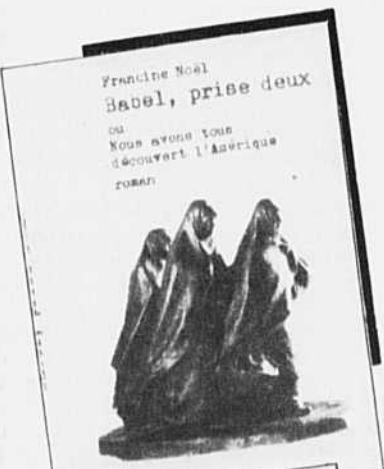
Librairie Champigny inc.  
4474, rue Saint-Denis  
Montréal

Ouvert 7 jours jusqu'à 22h  
844-2587  
Commandes téléphoniques acceptées

## LES ROMANS ACCROCHE-COEUR

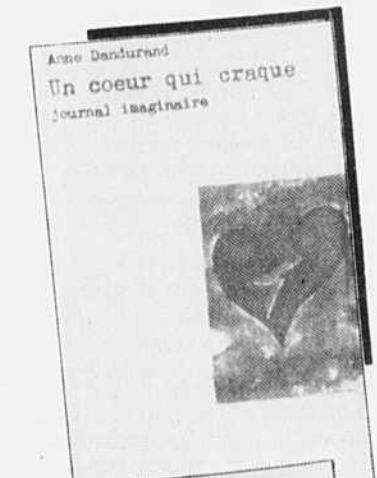
**Francine Noël**  
**BABEL PRISE DEUX**  
OU  
**NOUS AVONS TOUS DÉCOUVERT L'AMÉRIQUE**

Par l'auteure de *Manège* et de *Myriam première*. Un roman émouvant, drôle, intelligent, qui parle de l'amour d'une femme pour deux hommes, avec en toile de fond le Montréal francophone et multi-ethnique, tout le Québec.  
412 pages — **22,95 \$**



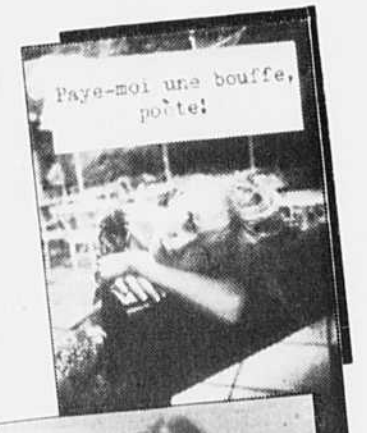
**Anne Dandurand**  
**UN COEUR QUI CRAQUE**

Ce premier roman d'Anne Dandurand met en scène une fille au coeur gros comme la terre...  
« Peu de femmes disent si bien l'amour et savent si bien croquer les hommes. »  
Geneviève Picard, *Elle Québec*.  
136 pages — **14,95 \$**



**Marie-Françoise Taggart**  
**PAYE-MOI UNE BOUFFE, POÈTE!**

Un premier roman réussi. Une jeune prostituée, désirant à tout prix rompre avec « le milieu », fait la rencontre d'un écrivain renommé. Tout un programme!  
« Mme Taggart a un sacré tempérament d'écrivain. Elle écrit jeune, en couleurs et en stéréo. »  
Réginald Martel, *La Presse*.  
176 pages — **15,95 \$**



vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

Yves Préfontaine

# L'indescriptible espace dans lequel on vit

Jean Royer

YVES PRÉFONTAINE poursuit depuis plus de trente ans un combat sans merci avec l'ange de la Parole. Aujourd'hui, le poète nous dit : *Parole tenue*, selon le titre de la rétrospective qui réunit ses recueils publiés depuis 1954 ainsi que la centaine de pages de la suite inédite « Les épousailles ».

Véritable somme poétique, ce livre propose un cheminement langagier exemplaire et redonne sa place à une œuvre mal connue, qui reste pourtant une des plus importantes parmi celles des poètes de la génération de l'Hexagone. Pour situer Préfontaine, il faudrait réunir une famille d'écrivains épiques et baroques comme Hubert Aquin et Saint-John Perse, Octavio Paz et Paul-Marie Lapointe, Pierre Perrault et Claude Beausoleil, par exemple.

Ses premiers textes publiés à 15 ans dans les journaux, Préfontaine a vite connu la gloire dans les années 1950. Devenu homme de radio, musicien à ses heures, chroniqueur de jazz, anthropologue et voyageur des Amériques, puis rédacteur des revues *Situations* et *Liberté* (il se vante d'avoir inventé au début des années 1960 les mots « louisianisation » et « québécoïtude », repris par André Laurendeau dans un éditorial du DEVOIR) et membre fondateur du RIN, il a poursuivi une quête à la fois littéraire et politique. Il publie à vingt ans *Boréal* et *Les temples éfondrés* (1957), puis *Pays sans parole* (1967), *Débâcle* (1970, en pleine crise d'octobre), *Nuaison* (1981) et *Le désert maintenant* (1987, aux Écrites des Forges et sous forme de cassette audio).

Ces livres ont fait de Préfontaine un poète du langage matriciel, du Froid et de l'Espace, un poète de l'appartenance et du pays, visionnaire de notre américanité, et surtout une sorte de guerrier prométhéen du langage, qui cherche à *tout dire*. Pour lui, le poète est « l'homme total aux antennes multiples », toujours prêt à cheminer à travers « les bruissements du langage ». Ce qu'il traduira dans cette affirmation de 1970 : « Un jazz profond nous habite et nous anime ». Comme il le dit de John Coltrane, le poète meurt dans « la torture de *tout dire* / aux frontières du cri ».

« J'ai tenu parole jusqu'aux limites du possible, me dit Préfontaine. J'ai tenu la parole du pays jusqu'à l'épuisement de cette thématique. Je suis aussi allé au bout d'une quête mystique, quasi-religieuse de la parole, dans le sens de relire au monde, au cosmos, à l'autre. Pour moi, la parole, c'est celle qui vraiment tente d'aller aux limites de l'être, aux limites du dicible et de l'indicible. Je suis obsédé par cette frontière où la conscience se dissout, où l'on tente de nommer l'innommable. C'est ce que traduit un fragment d'Héraclite d'Éphèse placé en épigraphe de mon itinéraire : « La Parole qui va pénétrant l'âme est en progrès sur elle-même ».

La dialectique de l'Espace fonde cette parole du poète québécois. Un espace matriciel, de nuit et de froid, de gel et de « néance neigeuse » que

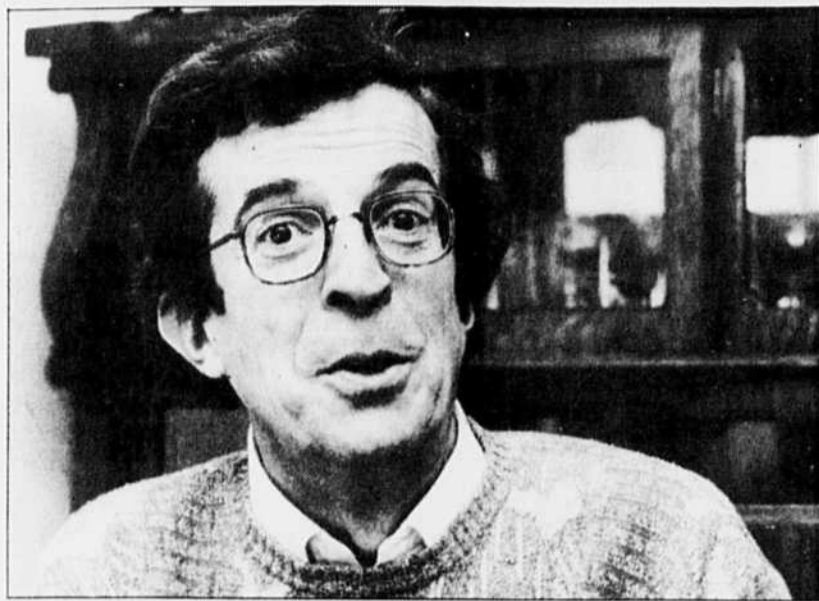


PHOTO JACQUES GRENIER

Yves Préfontaine

la parole doit recouvrir entièrement pour le nommer.

« L'espace est triple, dans mon cheminement : physique, cosmique et métaphysique. D'abord, j'ai été mis en face de cet espace infini qui nous entoure et de cette sensation terrible qu'éprouve notre petit peuple, pour lequel on se bat avec espoir et désespoir, avec tous ces sentiments ambigus qu'on peut éprouver face à notre culture, à notre société et à sa survie. J'ai découvert aussi cette autre dimension de l'homme québécois qui est l'inouï espace, l'indescriptible espace géographique dans lequel il vit.

« Il y a aussi l'espace cosmique. Le critique Gilles Marcotte a écrit que ma poésie n'a que faire de l'homme singulier. Il s'agit d'un individu qui, écrasé par les forces cosmiques, tente de les nommer. En cela, j'appartiens à une ancienne tradition du pouvoir de la parole. J'ai rêvé au poème qui résumerait tous les mystères du monde. Au Grand Livre de Mallarmé correspond le Grand Ouvre et l'Archipoème. Je prétendais à l'écriture d'un poème astral. Ma poésie de ce temps-là était comme un plongeon dans ce que Hubert Reeves appelle le bouillon primordial. J'avais l'obsession d'un regard intérieur fixé sur les origines. Aujourd'hui, j'ai quitté cette métaphorisation des origines pour la quête d'un espace métaphysique ».

Dans la suite inédite « Les Épousailles », on voit apparaître une présence de l'homme qui habitera plus tard le « pays sans parole ». La poésie de Préfontaine pratique une métaphorisation de la culture et la « réconciliation entre l'homme d'ici et les forces brutes qui l'entourent ». Le poète a entrepris de faire le portrait de l'homme québécois coincé dans ses impossibles. En même temps, cette thématique du pays est une façon de découvrir son Amérique.

Au lieu de se diriger vers Paris et l'Europe comme tout le monde, Préfontaine part à la découverte du Sud. En 1957-1958, il voyage aux États-Unis et au Mexique durant neuf mois, puis se rend au Guatemala. En se frottant à la culture des Noms par le jazz et à celle des Mayas, l'homme du Nord a ressenti le choc des cul-

tures tropicales.

« Creuser cette américanité, ce fut fondamental pour moi. Québécois, nous sommes des Atlantes : un pied au milieu de l'Atlantique et l'autre en Europe. Je savais que mon europai-

néité je la connaîtrais plus tard. J'ai voulu d'abord éprouver le *sentiment américain*. L'Amérique, telle que je la percevais à 20 ans, me donnait un espoir. Je continue à aimer certaines choses de la culture américaine : dans sa littérature et sa musique.

« Quant à la culture amérindienne, elle m'a ramené à la quête des forces originelles. Tant chez les cultures plus proches, comme celle des Iroquois (Mohawks), que chez les plus lointaines des Mayas ou des peuples du Sud-Ouest américain, on rencontre la notion d'Orenda, cette conception d'un Être suprême mais innommable.

« Ainsi retrouvera-t-on dans ma poésie une relation dialectique entre mon côté Blanc et l'influence amérindienne. D'une part, cette volonté de conquérir l'espace par le Verbe : ce qui est nommé est conquis (tentative peut-être illusoire mais je l'ai vécue comme telle). D'autre part, dans *Pays sans parole*, *Nuaison* et *À l'orée des travaux* apparaît une sorte de sentiment d'immanence entre moi et le monde, comme chez l'Indien. Les cultures amérindiennes nous apprennent la nécessité de se confondre avec la Terre-Mère au lieu de la violer et de l'assassiner ».

Aujourd'hui, la poésie est toujours un voyage, pour Préfontaine. « Un voyage mystique en même temps qu'un voyage à travers la perception des matières, un voyage à travers l'être et l'impossibilité d'être, à travers le langage et l'infirmité du langage qui jamais ne peut dire vraiment les choses complètement. Quel que soit le talent ou le génie de l'écrivain, il est toujours dans la marge par rapport à l'essentiel, à la prise de possession de l'être total qui est en nous et peut-être quelque part dans l'univers. Les Amérindiens nous apprennent qu'il existe quelque part une force première : l'Orenda chez les Mayas, le tao chez les Chinois ou ce que les Upanishads n'osent même pas nommer autrement que par *Cela*. Quelque chose semble traverser l'histoire de l'espèce humaine et l'individu se retrouve toujours face au mystère fondamental du monde ».

Dans les trois recueils publiés depuis 1970, Préfontaine a quelque peu délaissé la métaphore exacerbée pour un langage plus économe. Sans perdre de sa vigueur ni de son ampleur, le verbe se fait cependant moins violent et plus sobre. Mais l'art poétique reste le même : « Persister, sur un autre registre, à com-

bler le vide qui nous habite par une parole qui soit une parole de plénitude d'un être qui est devenu de plus en plus souverain. Je parle de souveraineté intérieure. Car on a tellement de servitudes intérieures, tous et chacun, à briser avant d'atteindre ce point de sérénité, de souveraineté du dedans ».

« Il s'agit aussi d'une ontologie, d'une quête de l'être. Jusqu'aux limites du langage. À moins de devenir ce que j'ai souvent rêvé d'être, une sorte de saint laïc, et d'arriver à ce degré d'extase ou de satori du moins zen, je poursuis ma quête de l'être total. Mon rêve, au fond, c'est peut-être le silence. Peut-être que j'arriverai à ne plus rien dire et que moi je devienne le poème de ma vie avant de mourir. En attendant, je poursuis ma quête, entre la nécessité et l'absurdité de dire. Je persiste et signe ».

« J'ai l'impression qu'avec le temps je suis devenu un peu plus humble et je ne me prends plus pour une sorte de Totore Hugo moderne essayant de tout dire. Mais je veux continuer à tenir parole envers et contre tout : contre l'absurde, notre condition humaine et la mort qui m'attend comme tout le monde ».

Robert Comeau, directeur d'Études québécoises

## «L'histoire ce n'est pas seulement le passé»

Jean Basile

UNE des belles collections historiques montréalaises est « Études québécoises » que publient les éditions VLB. Fondée voilà quatre ans, on y trouve déjà vingt titres dont les deux derniers viennent de paraître : *Québec : vingt ans de crise constitutionnelle* de Roch Denis et *Autopsie du Lac Meech* de Pierre Fournier. Le directeur en est Robert Comeau.

C'est un homme d'expérience bien qu'il n'ait que 45 ans. Il a flirté avec le FLQ, le marxisme, le FRAP, la clinique Saint-Jacques, le pamphlet politique, enfin tout ce qu'il y avait de radical dans les années 70. Maintenant il est historien, social-démocrate, auteur et professeur d'histoire à l'Uqam.

Robert Comeau ne cache aucunement son curriculum vitae. « Études québécoises » est donc une collection historique résolument à gauche. « Ma génération, qui est celle du baby boom, a profité d'une période exceptionnellement riche et active, précise-t-il. Maintenant que nous sommes dans l'Institution, nous devons payer notre dette en transmettant notre expérience à la société, notamment celle du militantisme qui a été le nôtre. Disons-le clairement, je trouve déplorables que les radicaux des années 70 tombent dans le désenchantement et le nihilisme. Il faut rester progressiste et continuer de se manifester ».

Payer sa dette et se manifester, pour Robert Comeau, c'est de s'occuper activement d'« Études québécoises ». Les lignes de forces de sa collection ? « Je m'intéresse d'abord aux questions nationales, puis aux sujets qui traitent de la justice so-

ciale et du militantisme, enfin je tiens compte du culturel en général comme la condition des artistes, l'état de la langue, etc. Je souhaite une collection très ouverte, ainsi qu'on peut le voir dans les titres déjà publiés. On y trouve donc des études historiques, comme le travail sur les communistes canadiens de Merrily Weisbord ou les recherches sur la pauvreté et le crime dans le Québec du XVIIIe et XIXe siècle de Jean-Marie Fecteau. Mais on y trouvera aussi des dossiers comme les lettres et écrits felquistes que je viens de réunir en compagnie de Pierre Valières et Daniel Cooper, ainsi que des documents plus élaborés comme le journal d'André Laurendeau ».

Questions du jour plutôt que grands sujets historiques du passé ? « Oui et non, parce que la notion de passé est très relative. Les textes felquistes ne datent pas de trente ans et qui les connaît ? Et qui connaît *Pour une politique* de Georges-Émile Lapalme que j'ai publié ? C'est pourtant le texte fondateur de la Révolution tranquille bien plus que le « Maître chez nous » de Jean Lesage. Disons que pour moi l'histoire ce n'est pas seulement le passé. L'histoire est ce qui nous permet, dans le passé, de comprendre le présent. Études québécoises tient par conséquent à témoigner du passé en s'ancrant dans le présent ».

Robert Comeau trouve qu'on parle trop des institutions dans les livres d'histoire contemporains et pas assez des courants populaires, même s'ils semblent marginaux ou secondaires, parce que ce sont eux, au fond, qui forcent l'histoire par leur effervescence. « C'est plus périlleux mais plus dynamique », dit-il.



PHOTO JACQUES GRENIER

Robert Comeau

Comment s'est-il intéressé à l'histoire du Québec ? « Par le militantisme justement parce que je suis d'une génération à qui on ne parlait pas beaucoup d'histoire à l'école et moins encore de l'histoire du Québec contemporain. Alors, comme la plupart de mes amis, j'apprenais par des modèles extérieurs qui me frappaient et me passionnaient, comme la guerre d'Algérie, le maïsisme, Cuba ou les révoltes populaires d'Amérique du sud et je comparais avec ce que je voyais ici. Quant au marxisme, qui a été effectivement à la mode surtout en 1967 et 1968, c'était plutôt un signe de ralliement de la gauche progressiste qu'une véritable foi, comme ce l'était pour la génération des anciens communistes canadiens qui ont connu le maccarthisme

et ses versions locales. L'enthousiasme aidant, j'ai continué à faire de l'histoire ».

On s'intéresse davantage à l'histoire du Québec aujourd'hui ? « Ce n'est pas très différent. On écrit davantage sur le Québec, c'est vrai, mais je crois qu'on continue d'avoir un peu de mépris pour l'histoire immédiate du Québec. À l'université, par exemple, ce ne sont pas les élèves qui manquent. Ce sont les professeurs car la plupart d'entre eux ne veulent pas en parler. C'est un sujet trop polémique, trop sensible peut-être, trop limité aussi et qui, par conséquent, n'est pas rentable. On préfère se réfugier dans un passé plus lointain et plus confortable ».

Comment le grand public reçoit-il les livres que vous publiez ? « Jacques Lanctôt, l'éditeur de la collection, est très satisfait même si notre tirage initial est seulement de mille exemplaires. Notre plus gros succès a été le journal d'André Laurendeau avec trois éditions et que nous espérons maintenant faire passer en poche dans Typo. Nous essayons de ne pas publier de trop gros volumes afin de maintenir le prix de vente en bas de vingt dollars ».

Comment choisissez-vous les manuscrits que vous publiez ? « J'en reçois beaucoup. Ce sont, très souvent, des thèses universitaires qui ne sont pas publiables telles quelles. En général, je préfère choisir les sujets et m'adresser ensuite aux historiens ou aux chercheurs qui travaillent la question. Je leur présente les paramètres techniques de la collection et il s'y mettent en toute liberté intellectuelle naturellement. De cette façon, la collection est plus homogène ».

Historien oui, mais aussi homme d'action et polémiste du contemporain, tel est Robert Comeau et ses projets le prouvent. Études québécoises accueillera bientôt un ouvrage sur les *skin heads* de Daniel Hubert et Yves Claudé, un autre collectif sous la direction d'Anita Caron, *Les femmes et le pouvoir dans l'Église au Québec*, et un troisième enfin, de Robin Philpot, sur la crise d'Okla et le rapport des Mohawks et des Québécois.



Université de Montréal  
Faculté des arts et des sciences  
Département de littératures  
et de langues modernes

**Ne soyez pas étrangers  
aux langues**

Hiver 1991

Allemand  
Anglais\*  
Arabe  
Chinois  
Espagnol

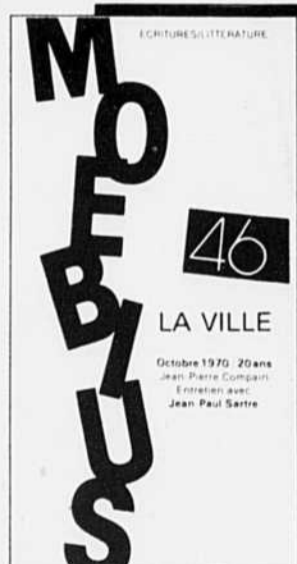
Grec moderne  
Italien  
Japonais  
Portugais  
Russe

Pour obtenir le dépliant et l'horaire d'hiver,  
téléphoner au : (514) 343-6222  
\* (514) 343-6236

## TRIPTYQUE



Jacques Julien  
**LA TURLUTE  
AMOUREUSE**  
érotisme et chanson  
traditionnelle  
essai  
180 pages — 15,95 \$



Octobre 1970: 20 ans  
Jean-Pierre Compain  
Entretien avec Jean-Paul Sartre  
L'écrivain et la ville  
Naïm Kattan  
Comme une parenthèse au sein  
du coma  
Réjean Bonenfant  
La guerre, l'opéra  
Paul Chanel Malenfant  
La ville fécondée  
Daniel-Louis Beaudoin  
Avec ou sans amour  
Lucie Désaulniers  
RÉFLEXION  
La production de disques au  
Québec  
Danielle Tremblay  
150 pages — 8,00 \$

ABONNEMENT

• Individu: un an 25 \$ - deux ans 45 \$ • Institution: un an 40 \$ - deux ans 75 \$

NOM.....

ADRESSE.....

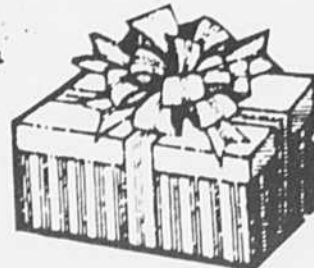
CODE..... TÉL.....

Je m'abonne à partir du numéro.....

Adressez votre chèque ou mandat-poste au nom des: Éditions Triptyque, C.P. 5670, succursale C, Montréal (Québec) H2X 3N4 (514) 524-5900/525-5957

**LA BOÎTE MAGIQUE**

**20%** de réduction  
sur notre sélection de beaux livres  
spécialement identifiés en magasin



Librairie  
**Demarc**

Maintenant 10 succursales pour mieux vous servir

Complexe Desjardins, Montréal  
(514) 288-4844

1691, rue Fleury est, Montréal  
(514) 384-9920

Les Promenades St-Bruno, 2e niveau  
(514) 653-0546

Centre commercial Duvernay, Laval  
(514) 661-6000

4050, rue Ontario est  
Montréal (514) 521-8460

Carrefour du Nord  
St-Jérôme (514) 432-9100

Les Galeries de Hull  
(819) 770-4058

Les Promenades de Sorel  
(514) 746-8771

Carrefour de L'Estrie  
Sherbrooke (819) 569-9957

Carrefour des Bois-Francis  
Victoriaville (819) 758-9449

**L** le plaisir des  
**livres**

# L'arrière des goulags

**LE RENDEZ-VOUS D'IRKOUTSK**  
Jean-Claude Guillebaud  
Arléa, coll. Lieux Dits  
Paris, 1990, 238 pages.

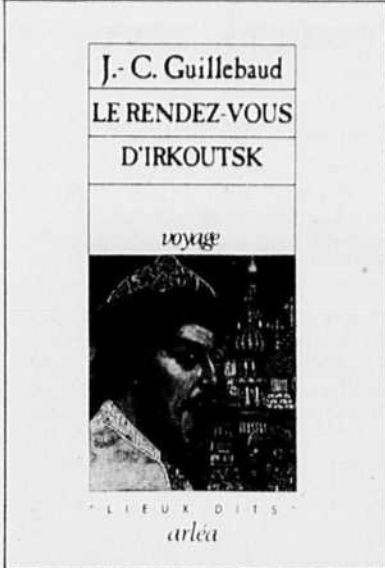
André Girard

SEPTEMBRE 1989. Irkoutsk en Sibérie. Au troisième coup de pioche, des débris humains sont apparus, mêlés à la terre charbonneuse. Squelettes de mains recroquevillées, crânes percés d'un trou au niveau de la nuque. Sinistres tirelires, certains contenaient encore la balle de revolver et sonnaient comme un grelot lorsqu'on les agitait.

Halte mythique du Transsibérien, porte de l'Orient sur le grand fleuve Angara, Irkoutsk est la sentinelle russe aux limites de la Mongolie extérieure. C'est aussi l'arrière des goulags, le carrefour des proscrits, des condamnés et des suppliciés.

Les événements qui, depuis un an, déboulonnent un après l'autre les régimes dits communistes, tiennent lieu de glissement de terrain planétaire. Durant les derniers mois de 1989 et les premiers de 1990, le journaliste Jean-Claude Guillebaud a effectué plusieurs voyages vers l'Est. Le *Rendez-vous d'Irkoutsk* regroupe des repérages, des rencontres avec des souvenirs sédimentés que « la mémoire collective toulille avec précaution ».

Dans les marchés aux puces, les regards de la foule. Ceux qui fouillent les vestiges de l'immense passé russe qu'on veut effacer. Les mémoires d'époque, les récits de voyages, les autobiographies du siècle dernier, tous sont minutieusement soupesés, feuilletés. Il y a une stupé-



**J.-C. Guillebaud**  
**LE RENDEZ-VOUS**  
**D'IRKOUTSK**

*faction rétroactive* face à des détails aussi concrets que le menu des repas, la description des marchés, le récit d'une partie de pêche. La pénurie actuelle donne à ces souvenirs repêchés au hasard le halo d'un mirage extravagant.

Fin de l'épisode soviétique et sauvegarde de l'héritage russe. Un travail de fond est relancé : la publication d'écrivains hier encore proscrits et d'historiens d'avant la Révolution. Jean-Claude Guillebaud est témoin de cette habitude moscovite à adjoindre le visiteur étranger à donner « sans tricher » son impression sur le pays qu'il découvre. Le désarroi ambiant jette un peu d'urgence à cette requête. Assistant aux discussions sur la spécificité russe, il note qu'elles débouchent souvent sur des re-

marques purement sémantiques. « Qui souligne le mieux les vraies différences sinon ces quelques mots qu'on ne parvient jamais à traduire d'une langue à l'autre ? À ce titre, il faut prendre les mots au sérieux et s'interroger sur les embarras du dictionnaire. » Trois mots sont donnés en exemple : *enracinement, liberté, vérité collective*.

« Que disent les poètes ? » C'est cette question qui pousse Guillebaud vers la Russie, s'arrêtant à Varsovie, Budapest, Prague et Budapest. « Il me semblait voir réapparaître, de loin en loin sur ma route, tous ces petits peuples dont on a volé la mémoire, brûlé les archives, interdit la langue et proscrit les poètes (...) Polonais de Lituanie, Cachouttes de Poméranie, Hongrois de Transylvanie... Tous ont souffert des empires successifs : celui des Habsbourg, de Bismarck, d'Hitler ou de Staline. »

Il existe une ignorance occidentale concernant l'histoire « précommuniste » de l'Europe centrale. La période comprise entre le démantèlement de l'Empire austro-hongrois et le déclenchement de la guerre, entre 1918 et 1939, est une tache presque blanche dans notre mémoire.

*Le Rendez-vous d'Irkoutsk* est un parcours à travers l'immense territoire de cette Europe avec laquelle les retrouvailles impliquent d'importantes leçons d'histoire. Pour témoigner de l'effervescence inquiète qui rôde de Varsovie à Moscou, de Prague à Irkoutsk, de Bucarest à Bratislava, Jean-Claude Guillebaud recense les questions posées et raconte. « Raconter, raconter, raconter encore comment vivent les hommes. »

## COURRIER

### Un dialogue à relancer

C'EST avec intérêt que j'ai pris connaissance des textes écrits par Pierre Bourdieu et Hélène Pedneault dans le cadre des lectures croisées « portant sur le *Manifeste d'un salaud* de Roch Côté (LE DEVOIR du 1er décembre). Je m'attarderai au texte de Madame Pedneault qui se vult une virulente attaque envers l'auteur et les hommes en général.

Madame Pedneault mentionne que l'objectif de Roch Côté est purement vénaal. Peut-être en partie. Mais lorsqu'elle le traite d'incompétent et affirme que « personne ne lui avait rien demandé », elle démontre de façon éloquentement pour-

quoi le dialogue entre hommes et femmes n'a pas beaucoup évolué ces dernières années.

Dès qu'un homme apporte un discours s'écartant de celui des féministes, celles-ci s'empressent de lui accolier l'étiquette de « macho », phalocrate, misogynne, et le comparent d'emblée à Jean-Guy Tremblay, Reggie Chartrand ou Marc Lépine. Quelles compétences spécifiques doit-on détenir pour obtenir le droit de discuter des relations hommes-femmes ?

Je suis un monsieur Personne qui côtoie les inégalités économiques et sociales existant entre les deux sexes, et com-

prend aisément la lutte des femmes pour l'égalité. En fait, ces disparités n'auraient jamais dû exister. Par contre, nous ne devrions pas rejeter du revers de la main le livre de Côté sous prétexte d'être en désaccord avec ses idées. Au contraire, il faut profiter de l'occasion pour relancer un dialogue devenu stérile avec les années; et ne pas laisser à l'intelligentsia et aux hystériques de tout acabit le contrôle des discussions sur un thème aussi primordial au bien-être et à l'évolution de notre société.

— Benoit Mercier

« J'ai lu d'un trait sans m'ennuyer un instant. »  
Pierre Foglia  
La Presse



**Nathalie PETROWSKI**

**Il restera toujours le Nebraska**

336 pages • 22,95\$

« Il y a, dans ce *Nebraska*, beaucoup de pages dont un romancier chevronné aurait raison d'être fier. »  
Gilles Marcotte, *L'actualité*

« Un roman ficelé, rond, touchant. Le roman d'une romancière. »  
Jean Barbe, *Voir*

## Un livre... « Un cadeau que l'on déballe des jours et des jours »



Prix ord. 99,95\$  
**69,95\$**  
L'œuvre complète 2 Vol. sous coffret

Prix ord. 27,90\$  
**18,95\$** 2 vol

Prix ord. 14,95\$  
**10,95\$**

Prix ord. 14,95\$  
**10,95\$**

Prix ord. 16,50\$ ch.  
**12,95\$** ch.

Prix ord. 74,95\$  
**56,25\$**

Prix ord. 95,00\$  
**66,95\$**

Prix ord. 79,95\$  
**59,95\$**

Prix ord. 65,95\$  
**49,95\$**

Prix ord. 19,95\$  
**14,95\$**

Prix ord. 39,95\$  
**27,95\$**

Prix ord. 66,95\$  
**43,95\$**

Prix ord. 38,95\$  
**27,95\$**

Prix ord. 27,95\$  
**20,95\$**

Prix ord. 24,95\$  
**18,95\$**

Prix ord. 84,85\$  
**64,95\$** 3 tomes

Prix ord. 19,95\$  
**14,95\$**

**BORÉAL**

# Le plaisir des Livres

## New York doré

**HABITER NEW YORK**  
Chippy Irvine et Alex McLean  
Éditions du Chêne

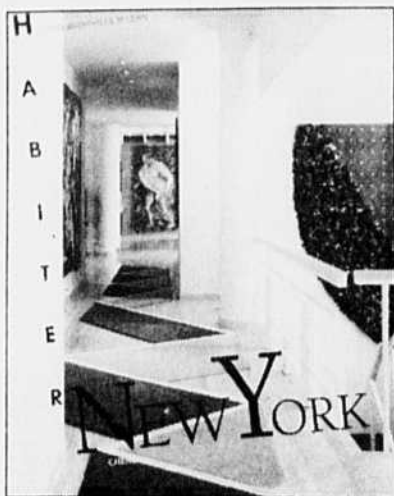
Nathalie Petrowski

DE NEW YORK, on retient plus souvent qu'autrement le profil des gratte-ciels, la silhouette triomphante de la statue de la Liberté, les taxis jaunes et déginglées, les rues grouillantes de passants qui marchent à travers des spirales de fumées, autant de clichés hissés au rang de mythes et de légendes modernes.

Rarement rentre-t-on dans les maisons, les appartements, les lofts ou les studios, comme si ces derniers étaient l'apanage d'une vie secrète qu'il ne fallait à aucun prix révéler. Voilà pourtant qu'un livre intitulé *Habiter New York* publié par la maison d'éditions Chêne (qui a publié dans la même collection *Habiter Paris*) lève le voile sinon sur les habitants au moins sur l'allure souvent spectaculaire de leurs très luxueuses habitations.

Qu'on ne s'y méprenne, la trentaine de propriétaires ou locataires qui ont accepté d'ouvrir la porte de leurs univers, ne sont pas tout à fait des démunis ni même des honnêtes travailleurs de la classe moyenne. Pas surprenant d'ailleurs que ces résidences soient toutes photographiées sans la présence de leurs illustres locataires. Les trois quarts d'entre eux ont choisi de garder l'anonymat. Quant aux autres, ils appartiennent au jet-set de la finance, des arts plastiques, de la mode, de la musique, de la médecine, du droit et même de l'Église.

Du loft de Soho jusqu'au penthouse de Park Avenue en passant par le studio de Tribeca, la résidence traditionnelle de Greenwich Village, le duplex de Harlem et la péniche sur la rivière Hudson, les habitants roulent sur l'or et vivent dans d'incroya-



bles châteaux qu'ils ont décoré avec la précieuse aide des meilleurs décorateurs sur le marché. Ici les tableaux de Monet rivalisent d'éclat avec les chaises Mies Van der Rohe et les pianos à queues sculpturaux aux couleurs éclatantes qui trônent dans des salons aussi immenses que des aéroports. Les différents styles en représentation, minimaliste, post-moderne, traditionnel, victorien, artisanat contemporain, art déco, baroque, témoignent à la fois de la diversité des goûts et de l'éclectisme d'une ville où l'argent aide, le conformisme n'a aucune prise.

Le plus fascinant dans ce livre d'images grandioses, où nous promet-on, le commun des mortels pourra piquer des bonnes idées de décoration, c'est de voir à quel point les châtelains et millionnaires de New York vivent dans une sorte de bulle idéale qui n'a aucun rapport avec les dures réalités de la rue.

De temps à autre, à travers un rideau ou une fenêtre ouverte, le photographe Alex McLean, nous laisse entrevoir un bout de ciel gris, un pan de mur ou la tour d'une cheminée d'usine, cruel rappel que de l'autre côté de ces cages dorées, tout n'est pas que luxe, calme et volupté.

**LE LIVRE GUINNESS DES RECORDS 1991**  
TF1 éditions

**LE LIVRE MONDIAL DES INVENTIONS 1991**  
Fixot et Cie 12

Guy Ferland

ÉRASME doit se retourner dans sa tombe. Aujourd'hui, on n'a plus besoin de faire l'éloge de la folie, on la mesure et l'officialise dans un livre qui est une sorte d'atlas des meilleurs (ou pires) exploits de l'être humain.

Le Guinness regorge d'anecdotes plus loufoques les unes que les autres comme l'histoire de Gabriel Estavao Monjane, du Mozambique, qui mesurait 2,46 m et qui est mort dans son jardin, le 21 janvier 1990, en tombant d'une échelle ! Ou celle de Walter Hudson, qui pesait pas moins de 545 kg et qui resta immobilisé 27 ans dans son lit avant d'entreprendre un

régime draconien qui lui fit perdre 286 kg. Ou celle, encore plus pathétique, de Jon Brower Minnoch qui pesait quelque 442 kg et fut transporté à l'hôpital sur un brancard immense tenu par 12 pompiers...

Il y a évidemment beaucoup du musée des horreurs dans un bouquin comme celui-là, et du sensationnalisme à la pelle : le plus grand lit, le plus grand soulier, le plus grand soutien-gorge, la plus grande tarte aux fraises, le plus grand tube dentifrice, le plus grand couscous et le plus grand n'importe quoi constituent l'essentiel de l'ouvrage.

Mais il y a aussi des renseignements intéressants sur les performances sportives, les transports, les constructions, la science et la technologie, la nature et les végétaux, etc.

Pour les littéraires, on apprend, entre autres, que l'auteur le plus lu actuellement est Barbara Cartland avec 500 millions d'exemplaires vendus de ses 493 romans dans 27 pays.



Mais c'est l'anglaise Agatha Christie qui détient le record absolu des ventes avec 2 milliards d'exemplaires de

ses 78 romans. L'auteur le plus prolifique est Kathleen Lindsay, de Somerset West en Afrique du Sud, qui a publié 904 romans sous dix pseudonymes.

Pour briller dans les salons au temps des fêtes en racontant des histoires insolites, le Guinness reste une référence obligée surtout que ce livre est le plus lu « au monde », exception faite de la Bible, avec 61 millions d'exemplaires vendus depuis 1955.

Par ailleurs, le livre mondial des inventions, dirigé par Valérie-Anne Giscard d'Estaing, la fille de l'autre, fourmille de renseignements intéressants, semble mieux conçu et favorise la créativité. Outre les découvertes scientifiques, technologiques, médicales et pratiques, présentées par de courts paragraphes, un index des hommes qui ont changé notre vie, une liste des lauréats du prix Nobel de médecine, physiques et chimie, un index des inventions et des inventeurs complètent ce volume agréable à offrir en cadeau de Noël.

## Rassemble-t-on à son agenda ?

Robert Lévesque

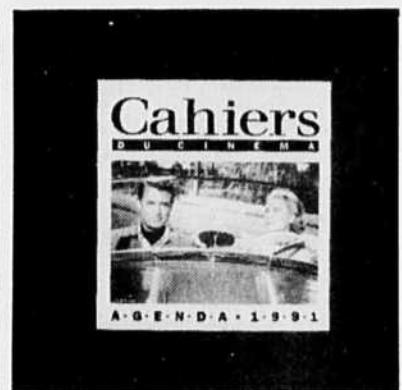
COMMENT est-ce possible de parler d'un agenda ? Pis encore, de plusieurs agendas ? Tâche absurde et amusante...

Prenons au hasard un jour, une date : celle du 3 mars 1991 par exemple. Regardons. Qu'arrivera-t-il ?

Si je suis cinéophile, j'ouvre donc mon agenda tout noir des « Cahiers du cinéma » : Monica Vitti, seule, sur la plage marécageuse de *L'Eclipse* en 1962, son regard semblant me chercher : j'avais 18 ans, je ne verrais ce film qu'à 20 ans, dans la salle de l'Empire à Québec.

Monica Vitti... était-ce aussi en mars qu'elle déambulait si nonchalante, si rêveuse à faire rêver dans ce bled industriel-balnéaire où Antonio la filmait... ?

Je suis mélomane. Qu'arrive-t-il ce 3 mars 1991 ? C'est aussi un dimanche... pour tous les mozartiens dans l'Agenda Mozart. Surgit à mes yeux une marionnette de Salzbourg, au chant Osmin de *L'Enlèvement au sé-*



rail! Qu'on me permette la parenthèse confidentielle (j'ai fait ma découverte passionnée du théâtre devant les marionnettes de Salzbourg qui donnaient *La Flûte enchantée* au Séminaire de Rimouski).

Je suis féministe (tendance Roch Côté), donc j'ai par devers moi l'Agenda des Femmes. Au 3 mars, à cinq jours de la grande Fête, qu'y trouve-t-on ? Pas d'images, la sobriété (et le manque de fonds) est de rigueur, mais un texte de Nicole

Brossard jettera un doute dans ma journée : « C'est ici que moi je le dis adieu femme patriarcale... » Wouais... Vivement le 4 mars!

Il en va des agendas comme des plaisirs. On choisit les siens. Au bureau, en voyage, chez soi, c'est le petit point d'orgue d'une journée où une image, un court instant, ramène un souvenir, une idée. C'est le livre que l'on consulte le plus dans une année. C'est un livre dans lequel on écrit, et même où l'on se confie parfois. C'est le coffre aux trésors ou aux surprises des rendez-vous à fixer, des téléphones à passer...

L'agenda c'est le temps qui suspend son vol, c'est dans ses pages griffonnées que l'on remonte aussi à la recherche du temps perdu...

Le 8 septembre 1991 ? Le cinéophile aura une larme à l'oeil. Dans l'agenda des « Cahiers du cinéma » on y voit Delphine Seyrig. C'est dans *Repérages* de Michel Soutter en 1977, 13 ans avant sa mort... Delphine Seyrig, mes découvertes. Sa voix! Elle est au bord d'un lac sur cette photo, dans les broussailles, elle regarde

comme si elle cherchait désespérément une réponse à une question jamais posée...

Le mélomane, ce jour-là, aura devant lui la famille Mozart dans un tableau de della Croce. Le père appuyé sur le piano écoute Wolfgang qui joue à quatre mains avec sa soeur...

Le (ou la) féministe aura quelque chose à méditer ce 8 septembre-là! Une petite phrase dans l'Agenda des femmes, et une longue réflexion « Doublement talonnée par la norme, la femme lesbienne brouille toutes les pistes du conformisme ».

Choisissez votre agenda! Et bonne année!

**Cahiers du cinéma**, agenda 1991, réalisé par Catherine Fröchen et Claudine Paquet.

**Mozart, l'agenda du bicentenaire**, 1991, Rémy Stricker, éditions Adam Biro.

**L'Agenda des femmes**, 1991, éditions du Remue-Ménage.

## Un troisième Bateman

**BATEMAN**  
peintre naturaliste  
Rick Archbold  
Madison Press/  
Éditions du Trécarré  
1990

Louis-Gilles Francoeur

POUR la troisième fois en moins de dix ans paraît un autre livre sur l'art de Robert Bateman. Et probablement le plus réussi au plan de l'illustration visuelle.

Robert Bateman, peintre naturaliste est signé cette fois par Rick Archbold. Le succès des deux premiers livres, *L'Art de Robert Bateman* (1981) et *L'Univers de Robert Bateman* (1985) ont été de tels succès qu'il eut été surprenant que *The Madison Press* et les Éditions du Trécarré ne récidivent pas d'autant plus que le peintre est étonnamment

prolifère et que son public d'animalistes, de conservationnistes et d'écologistes en redemande.

Au plan visuel, ce livre est plus magnifique que les autres car on y a modifié les principes de la mise en page pour miser sur des reproductions plus larges. Et partant, plus spectaculaires. On y trouve bon nombre d'oeuvres récentes, c'est-à-dire produites depuis la parution du dernier livre de Ramsay Derry dans la même collection en 1985.

Mais de façon générale ce livre ne nous introduit pas, à quelques exceptions près, aux meilleures toiles de Bateman, ce qui est normal car la réserve diminue lorsqu'on arrive à une troisième anthologie. On y trouve néanmoins des pièces spectaculaires comme le *Rhinocéros chargeant* (1965) et *Original mâle* (1989) et des pièces plus impressionnistes, comme *Camp au crépuscule* (1981) ou *Loup noir* (1989).

À n'en point douter, l'art de Bateman n'a pas sombré dans la facilité malgré le succès international de ce peintre canadien toujours boudé, en tant que peintre naturaliste, par les chamanes de l'art officiel. Et pour ceux qui ne peuvent se payer les peintures, les reproductions, ou qui n'ont plus de murs disponibles, voilà un choix pour un cadeau qui sera indubitablement apprécié.



## Grandeur et misère de Saint-Petersbourg

**SAINT-PÉTERSBOURG**  
Portrait d'une capitale impériale  
Boris Ometev et John Stuart  
Éditions du Chêne  
1990, 240 pages.

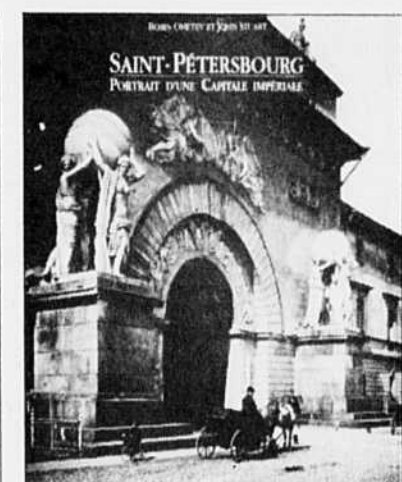
Jocelyn Coulon

DEPUIS quelques mois, des citoyens de Léningrad et même le nouveau conseil municipal, radicalement anti-communiste, veulent que leur ville retrouve son ancien nom de Saint-Petersbourg. C'est que ce nom est porteur d'une riche et illustre histoire en plus de représenter, pour le grand poète Pouchkine, « une fenêtre de la Russie sur l'Europe ».

Boris Ometev, responsable d'un programme de restauration de la ville, et John Stuart, expert anglais d'art russe, présentent dans ce splendide ouvrage des photographies inédites de la vie fastueuse mais aussi misérable de Saint-Petersbourg avant la Révolution de 1917.

Les deux auteurs ont divisé leur bouquin en cinq chapitres portant sur la ville, la population, les arts, les institutions et la fin du règne impérial. Les textes de présentation sont courts et laissent place à des vignettes de photos qui contiennent beaucoup d'informations sans toutefois alourdir la présentation iconographique.

Toutes les photographies de cet album sont en noir et blanc. Le lecteur pourra admirer de très beaux clichés de la ballerine Anna Pavlova, du compositeur Tchaïkovski, des artistes et des bourgeois de l'époque. Les



auteurs ont fait beaucoup de place à la famille impériale et à l'aristocratie locale. De nombreux portraits du tsar, de l'impératrice et du tsarévitch, nous font découvrir les côtés simples de leur vie.

Les photos qui illustrent le chapitre consacré à la population sont d'une cruauté beauté. Un immense peuple de vendeurs de journaux, d'almettes et de bouliers, de charpentiers, de fonctionnaires, de nourrices et de moines vivaient en marge de la société impériale, souvent dans une misère effroyable.

Tous ceux qui ont visité cette ville retrouveront dans ces photographies les monuments, les rues et les édifices qu'ils ont admirés. Ils découvriront aussi ce qui a été détruit et qui faisait de Saint-Petersbourg la Venise du Nord.

**CES BIJOUX QUI FONT RÉVER**  
Gilles Néret  
Éditions Solar, 1990.

Marie Laurier

À DÉFAUT de posséder une seule petite émeraude, fut-elle de la grosseur d'une tête d'épingle, il est permis de rêver et d'admirer les plus belles parures du monde.

Et quand un album d'art nous propose cette odyssée fantastique de l'histoire des bijoux à travers les âges, en photos et gravures assorties d'un texte de belle poésie, toutes les filles d'Ève y trouvent un immense plaisir sensoriel sinon une certaine consolation de ne pouvoir se permettre que de porter du toc!

C'est donc avec un frémissement de jalousie que l'on feuillette d'abord *Ces bijoux qui font rêver* (Solar), avec les ruses d'un voleur de coffrefort qui manie avec soin et délicatesse sa pince-monseigneur pour admirer le plus bel écrin de pierres ruilantes et translucides. Des bijoux, que dis-je! des objets d'art et d'or, des rivieres de diamants et de saphirs, d'émeraudes et de rubis destinés à couler dans les gorges profondes de ces dames, à s'enrouler en bracelets autour de leurs poignets gracieux, à reposer en diadèmes sur leurs têtes de déesses, d'impératrices ou de de stars, telles Elizabeth Taylor, Farah Diba, Martine Carole, Romy Schneider, la duchesse de Windsor, toutes dignes héritières des Néfertiti et de la reine Marie-Antoinette dont le collier a fait trembler la France et a inspiré Alexandre Dumas.

Tous ces « bijoux sonores », ces « parures de nudité », ces « symboles d'éternité », ces « gages d'amour » possèdent une vie, une âme et une histoire, démontre Gilles Néret. Ces merveilles ont été créées par de véritables artistes et offerts aux fem-

mes par leurs riches amants désireux d'obtenir leurs faveurs ou flatter leur ego. Peu importe le motif, ce sont des objets d'art qui résistent au temps, à l'espace et, douce vengeance, à la longévité des belles favorites. Celles-ci sont disparues depuis belle lurette mais leurs bijoux demeurent intacts et prennent de la valeur avec le temps.

Bien avant le paradis terrestre, les civilisations anciennes ont inventé le culte de la femme et transformé le serpent en un bijou de pierres précieuses qui s'enroulent en torsade autour du cou pour mieux enchaîner la belle et l'asservir aux jeux de l'amour et du hasard...

Car depuis la nuit des temps et les Contes des Mille et une nuits, les archéologues ont fouillé les sols et les mers pour en exhumer les richesses d'or, d'argent, de platine, de perles et d'agates que les orfèvres et les joailliers changent en amulettes, en pampilles, en boucles d'oreilles, bibelots, en diadèmes et en couronnes d'où émane une ruilance mystérieuse et sensuelle.

Tous ces chefs-d'oeuvre de l'Or, des palais égyptiens et des boutiques des Fouquet, Cartier, Boucheron ou Van Cleef & Arpels reposent dans des coffrets de sûreté et quand on les expose, rarement, on les assure pour des millions de dollars, comme les tableaux des peintres célèbres.

En temps de guerre, les pierres précieuses restent la valeur marchande la plus sûre, et les bijoux de véritables oeuvres d'art qui valent leur pesant d'or. Les porter devient périlleux, aussi en fait-on des copies pour déjouer les voleurs. C'est triste mais c'est comme cela!

Au-delà de ces considérations et une fois la séduction de l'oeil assouvi par la beauté des images de cet album, il faut lire le très beau texte d'accompagnement de Gilles Néret. C'est un enchantement.

## UNION

des écrivains et écrivains québécois

### PROGRAMME DE PARRAINAGE

Les «jeunes écrivains» peuvent maintenant bénéficier des services d'écrivains-conseils.

**Recrutement des «jeunes écrivains» et des écrivains-conseils**

- Le «jeune écrivain» (âge minimum: 18 ans) peut avoir déjà publié un ouvrage et/ou des articles.
- Il doit soumettre des échantillons de ses textes au comité de sélection ainsi qu'un curriculum vitae.
- L'écrivain-conseil doit être un écrivain professionnel ayant plusieurs publications à son actif et démontrer des qualités de pédagogue. Il doit joindre à sa demande un curriculum vitae et une bibliographie. Ses services seront rémunérés.
- Les catégories suivantes sont admissibles: roman, nouvelle, poésie, théâtre, littérature de jeunesse et essai littéraire. Le parrainage s'échelonne sur une période de quatre mois (de février à juin).
- Date limite d'inscription: 5 janvier 1991.

Information et formulaire d'inscription: (514) 526-6653

**Au bout de chaque cigarette**  
Un seul filtre: vos poumons



## Un été, un enfant

LES DROITS D'AUTEURS SONT VERSÉS À LA SOCIÉTÉ CANADIENNE DE LA SCLÉROSE EN PLAQUES

SOUS LA DIRECTION DE PAUL-ANDRÉ COMEAU

FRANCINE D'AMOUR  
JEAN ÉTHIER-BLAIS  
ALAIN PONTAULT  
ARLETTE COUSTURE  
GILLES ARCHAMBAULT  
GUY BOULIZON  
ROBERT LÉVESQUE  
DANY LAFERRIÈRE  
YVES BEAUCHEMIN  
PAUL-ANDRÉ COMEAU

QUÉBEC/AMÉRIQUE - LE DEVOIR

174 PAGES / 16,95\$

# Un été, un enfant

**L** le plaisir des Livres

**Des livres à emballer**

LA LIBRAIRIE devient presque un passage obligé lorsque le temps des Fêtes approche. Il est vrai que ce genre de cadeau (pour soi, pour les autres) coûte plus cher que la cravate ou le briquet, mais les plaisirs de l'oeil, et parfois même de la lecture, sont incomparables. Au plaisir des livres, aujourd'hui et samedi prochain, nos collaborateurs vous suggèrent certains albums, livres d'art, recueils de photos, etc.

— NDLR

**«Une» histoire de l'art**

**HISTOIRE UNIVERSELLE DE L'ART**  
Éditions SOLAR, 900 illustrations noir & blanc et couleurs

**Jean Dumont**



CETTE Histoire universelle de l'art est une bien belle histoire... Même s'il ne faut pas oublier, pour ne pas risquer d'être déformé en s'informant que, bien qu'écrite le plus honnêtement du monde, elle est comme toutes les autres, justement cela : une histoire c'est-à-dire un choix, un découpage arbitraire dans le réel.

Le risque est ici cependant amoindri, puisque, hors de l'introduction signée par Vittorio Sgarbi, les 39 chapitres de ce très bel ouvrage, traitant d'autant d'arts, d'époques et de cultures, sont signés de 28 auteurs différents, en énorme majorité italiens pourtant. Ce qui n'est pas surprenant puisque l'édition originale, *Enciclopedia dell'arte*, a été publiée à Milan par Arnoldo Mondadori.

Pas étonnant donc que les mouvements nés dans la péninsule comme le Futurisme ou la Trans-avant-garde aient reçu un traitement privilégié, sans chauvinisme excessif cependant. Le parti-pris de l'ouvrage est beaucoup plus large : c'est celui du point de vue occidental. Les arts de l'Inde, de Chine, du Japon, d'Afrique, d'Océanie se méritent d'intéressantes mais bien courtes études. La Grèce elle-même n'existe

que comme source de notre culture... D'excellentes surprises, cependant, comme cet *Art des steppes*, rarement traité, la place faite au « Maniérisme » et au « Baroque », l'excellente naissance du « Romantisme », les études consacrées à l'architecture et à la photo... Bref, une remarquable et agréable mine d'informations et de réflexion, même si les liens indispensables entre la pensée et les oeuvres souffrent parfois, au gré de la diversité des auteurs et des opinions.

Enfin, vous découvrirez, avec plaisir, que Riopelle est cité en bonne place dans cette histoire, et avec plaisir, j'en suis certain, qu'il l'est en tant que peintre français...

**De Bocuse à l'Asie**  
**Feuilleter les plaisirs de la table**

Josée Blanchette

LA CUVÉE des grands livres d'art culinaire 1990 ne nous laisse pas sur notre faim, bien au contraire. De ces livres davantage conçus pour vous faire saliver que pour remédier à l'angoisse métaphysique des trois repas quotidiens, j'en retiens quatre. Quatre livres d'images où le tourisme gastronomique alimente les discours et la photographie bucolique scelle un pacte avec la nostalgie.

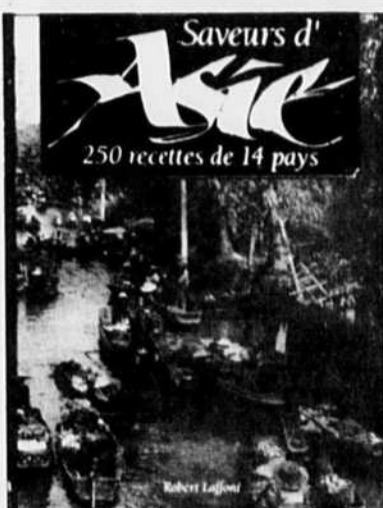
Bocuse nous revient encore une fois cette année avec cette fois son tour de France gourmand, tel un Obélix des temps modernes. Photographié en page couverture, décoré de sa Légion d'honneur, notre diva des fourneaux bombe le torse et déclare : « La France se respire, se goûte, je dirais presque qu'elle se mâche. » À la bonne heure !

*Bocuse, cuisine de France* (Flammarion) est un fourre-tout de succulents clichés divisés en chapitres régionaux. Au district lyonnais on a accolé la soupe à l'oignon gratinée et la fameuse poularde aux écrevisses, à la Provence revient la daube de boeuf et le grand aioli, aux Basques la piperade, aux Bordelais les cépes

et aux Bretons les crêpes de blé noir. Sans oublier les côtes de veau normandes, la ficelle picarde (endives au jambon gratinées), le *baekeofe* alsacien, le boeuf miroton et la tarte Tatin parisienne pour clore ce livre de chevet magnifiquement illustré.

Pour une fois, Bocuse ne fait pas dans le dispendieux et laisse à d'autres le soin de dénicher la poule de Bresse tuée un soir de pleine lune, la truffe déterrée aux aurores et le caviar d'esturgeons albins. Le terroir odorant, potager à souhait et saisonnier par obligation n'a jamais eu autant la cote. On pourrait presque le qualifier d'exotique... Grand-mères je vous aime !

De toutes les régions françaises, l'Alsace est probablement celle qui surprend le plus. C'est l'un des secrets les mieux gardés de France que ce coin de pays où la cuisine embaume tant au restaurant, au *winstub* que dans les arrière-cours. La cuisine alsacienne allie le meilleur de deux mondes, le manque de retenue allemand et le raffinement français. *Alsace Gourmande* de Sue Style (Flammarion) retrace pour nous l'histoire de cette région méconnue à travers sa cuisine, sa route des vins, ses lieux de rassemble-



ment. Deuxième ouvrage d'une série qui amorce son tour de France par la Provence, ce livre vous en mettra plein les papilles page après page.

Charcutailles généreuses, tartes flambées ou à l'oignon, choucroute au riesling, salade de pissenlit aux lardons, *kugelhopf* (gâteau brioché), foie gras, tartes aux myrtilles ou aux quelches, alcools de fruits, *baekeofe* aux pommes de terre et au porc, quiche lorraine, tout y est pour faire ripaille. Les bars à vins alsaciens (les fameux *winstub*), les restaurants renommés ainsi que les meilleurs producteurs de vins ont leur place autour de cette table conviviale. Jouissez-vous aux réjouissances.

L'Italie n'est pas de reste quand il s'agit de faire la promotion de son terroir. Lorenza De Medici y va de son étude personnelle de la cuisine bourgeoise dans *Diners à l'italienne* (Flammarion) ou l'art de recevoir dans les grandes demeures d'Italie. Qui mieux qu'une De Medici pouvait nous dépendre dans les menus dé-

taills les repas donnés dans les somptueuses demeures par la haute gomme de l'aristocratie italienne contemporaine.

Ce livre d'histoire (la grande et la petite) nous dépeint l'Italie région par région, du Nord au Sud, du Piémont à la Sicile. Les recettes approximatives furent arrachées à des cuisinières de familles aisées et chacune traduit la vérité du terroir patriotique mais également un souci de se dépasser. Présentées sous forme de menus, ces recettes font frémir de plaisirs non consommés et de désirs prochainement assouvis. Ces 150 recettes ont un « vécu » et chacune est le fruit d'une anecdote ou d'une histoire (inventée ou non) racontée avec brio.

Ce boeuf braisé à la polenta, ce lapin farci à la marjolaine, cette tarte aux figues fraîches et citron, ces trévises au four à l'huile d'olives, ce *co-techino* (gros saucisson à bouillir) au sabayon au marsala, ces fraises au vinaigre balsamique, ces lentilles au fenouil et ce provolone farci au rigatoni sont autant d'exemples de plats simples et délicieux qui ont fait la renommée de cette cuisine inspirée à travers le monde.

Un tour d'horizon asiatique en quelques heures, c'est ce que vous propose *Saveurs d'Asie* (Robert Lafont) un recueil de 250 recettes empruntées à 14 pays différents. Cet album photo digne d'un des meilleurs numéros du *National Geographic* traduit l'essence de ces cuisines du bout du monde, cuisines d'un continent aux influences multiples et aux ressources infinies.

Tout amoureux des lointains trouvera matière à rêver au fil de ces chapitres divisés entre les différents pays qui forment ce continent surpeuplé.

**La Russie des daguerréotypes**

**AUTREFOIS LA RUSSIE**  
Éditions Liana Levi  
Paris, 1990, 260 pages

ANDRÉ GIRARD

PROVENANT de sept fonds d'archives différents, des photos inédites, prises de 1839 à la vague révolutionnaire qui balaya l'Histoire, où figurent les traits d'une histoire à raconter. Observatoire précieux, ce livre retrouve le fonctionnement du quotidien et les gestes de la société russe, dans l'espace de la famille, du quartier, de la ville et de la campagne.



phies se multiplient à Saint-Petersbourg. En 1890, le commerce d'appareils et d'accessoires, maintenant moins coûteux, prend un essor. Ils sont en vente principalement dans les pharmacies. La première association est créée en 1897. Premières initiatives : un concours de diapositives et des excursions photographiques. En 1914, les autorités militaires ont besoin d'appareils. Un appel est lancé : « Professionnels et photographes amateurs, faites votre devoir envers la Patrie ! Appelez-vous que la victoire peut dépendre d'informations captées du ciel. »

Les trésors enfouis de la photographie russe, à ses débuts, ressortent à la lumière. Un survol essentiel.

**Les jardins de Jeanne Bourin**

**LA ROSE ET LA MANDRAGORE**  
Plantes et jardins méditerranéens  
Jeanne Bourin  
Éditions François Bourin, 1990

Marie Laurier

JEANNE BOURIN a deux passions : le Moyen Âge qu'elle a raconté dans des romans historiques et son jardin qu'elle cultive avec un soin jaloux dans sa maison en banlieue de Paris.

Dans la foulée de cet intérêt pour les jardins fleuris et les potagers, l'auteur des *Pérégrines* et de *La Chambre des dames* a pris la peine de faire une recherche sur les plantes et les jardins médiévaux sous forme de reproductions de gravures anciennes et d'explications idoines qu'elle a rassemblées dans un album intitulé *La Rose et la Mandragore*. Et de nous faire pénétrer dans les jardins des seigneurs du Moyen Âge, des moines et des simples mortels qui avaient besoin de la beauté des

nir l'essentiel des aliments dont on avait besoin. Les seigneurs autant que les paysans s'intéressaient à leurs « vergiers » et l'on se souvient de scènes de cinéma ou de passages de romans où l'on voit et raconte volontiers parfois fort longuement la cueillette des fruits et des légumes, certes, mais également le comportement des amoureux transis assurés de la discrétion des arbres et des branches, témoins muets de leurs ébats...

Les jardins ont également servi à la science et c'est dans leur espace que l'on cultive les plantes médicinales, comme la mandragore que l'on utilisait « comme narcotique, mais aussi contre les maux de tête ».



plantes et des fleurs dans leur environnement mais aussi de fruits et de légumes pour assurer leur subsistance.

Rien de très original dans cette démarche mais encore fallait-il la mener à bien, ne serait-ce que pour démontrer qu'il n'y a rien de neuf sous le soleil et que tout a eu un commencement. Cependant qu'au fil des années les traditions se sont perdues et que les jardins, même à la campagne, ont été envahis par des bâtiments et des parkings. Mais ceci est une autre histoire et n'a rien à voir avec les temps médiévaux où l'aire de culture de son potager et de ses plantes avait la première place. Et Jeanne Bourin d'en raconter les splendeurs et les misères.

Un chapitre de l'album est consacré aux jardins des villes et aux jardins des champs, tous ayant comme vocation prioritaire de four-

choix emballages-cadeau

accueil

**LIBRAIRIE HERMÈS**

1120, av. Laurier ouest  
outremont, Montréal H2V 2L4  
tél.: 274-3669

de 9h. à 23h30  
362 jours par année



**LES GRANDS DOSSIERS**  
30 titres  
le volume... 61.00 \$

- le cinéma • la mode • le sport • l'automobile • les paquebots • les chemins de fer
- l'épopée de l'aviation • les croisières automobiles • les expositions universelles
- les grandes affaires judiciaires • les Cours européennes • Noël • la Révolution russe • la montée du nazisme • l'Italie fasciste • la Commune • la guerre d'Espagne
- les expéditions africaines • la conquête des Pôles • la grande guerre (1) • la grande guerre (2) • les États-Unis • la Grande-Bretagne • la Chine • l'Indochine
- l'Inde • l'armée française • la vie en France (à paraître) • la France d'outre-mer (à paraître) • l'Afrique du Nord (à paraître)

**L'ILLUSTRATION**

**JOURNAL UNIVERSEL**  
Histoire d'un Siècle (1843-1944)  
édition LIVRE DE PARIS — HACHETTE

**POUR NOËL**

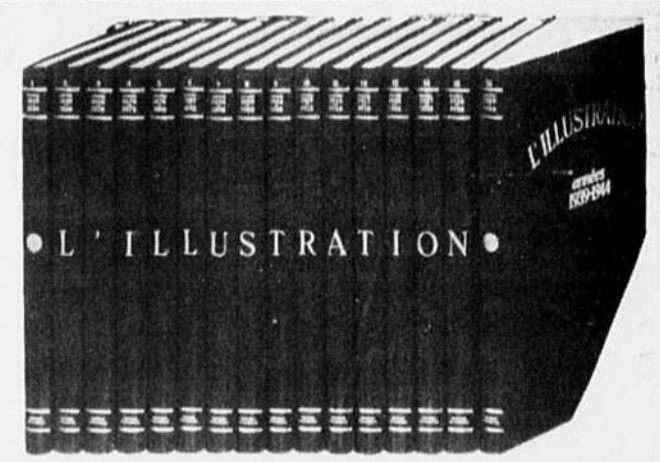
Offrez-vous, cette année, un cadeau exceptionnel. Offrez-vous les fameuses archives de L'ILLUSTRATION. Il y a deux manières de les acquérir : classées par ordre chronologique dans la collection complète; classées par thème dans LES GRANDS DOSSIERS.

Les ouvrages offerts dans cette annonce sont vendus au Québec et au Canada par:

**LES ENCYCLOPÉDIES POPULAIRES INC.**  
distributeur exclusif des Éditions

**ATLAS ET ALPHA**  
et de quelques titres HACHETTE  
Pour plus de renseignements et pour votre commande, téléphonez-nous à frais virés

**LES ENCYCLOPÉDIES POPULAIRES INC.**  
533, rue Sud, Cowansville, Québec (J2K 2X9)  
Téléphone: (514) 263-8829 Télécopieur: (514) 263-8809

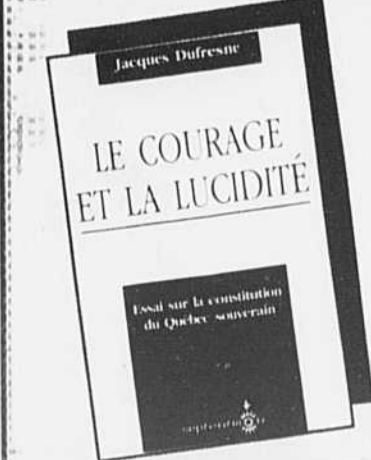


**L'ENCYCLOPÉDIE**  
16 volumes format 27 x 36,5 cm  
Élégante reliure en Balacron  
Titres dorés au Balancier  
10.000 documents fidèlement reproduits.  
1 sommaire détaillé par volume  
1 index général des 16 volumes.  
la collection... 1615.00 \$

**L'ACTUALITÉ DU PASSÉ**  
L'ILLUSTRATION présente toute l'actualité de 1843 à 1944, soit 102 années de publications hebdomadaires, et 5 293 numéros. Une occasion unique de mieux comprendre les événements d'aujourd'hui à la lumière des événements d'hier.

**UN JOURNAL UNIVERSEL**  
Aucun domaine, aucun sujet n'est étranger ni indifférent à L'ILLUSTRATION: - l'histoire militaire (1870, 1914, 1940...); - les techniques et découvertes (l'automobile, le chemin de fer, l'aviation...); - les arts et les inventions (le téléphone, la photographie, le cinéma...); - les grandes personnalités (politiques, littéraires, scientifiques...); - les faits divers (l'affaire Dreyfus, le "Titanic"...); - la mode; - les sports.

**UNE ÉPOQUE**  
En traversant une Royaume, un Empire et deux Républiques, semaine après semaine, L'ILLUSTRATION a accumulé une bonne partie de la mémoire visuelle d'un siècle. Partout où il se passe quelque chose, elle est là, témoin oculaire impartial et précis. L'ILLUSTRATION envoie ses photographes, ses dessinateurs, ses rédacteurs aux quatre coins du monde.



**Jacques Dufresne**

**LE COURAGE ET LA LUCIDITÉ**

Essai sur la constitution du Québec souverain

L'auteur rassemble en termes simples l'essentiel des données nécessaires au débat constitutionnel. Que nous enseignent la Nouvelle Europe, la dislocation de l'empire soviétique, la Confédération suisse, les constitutions française et américaine, la Grèce ancienne? Que retenir du cas de la Norvège et de la Suède?

Les éditions du Septentrion  
1300, av. Maguire, Sillery (Québec) G1T 1Z3

**L** le plaisir des  
**livres**

# Adieu, Roald Dahl

(NDR) Décédé le 23 novembre, à 72 ans, Roald Dahl a consacré sa vie à l'écriture pour enfants. Cécile Gagnon, qui écrit pour la jeunesse depuis trente ans, qui est l'auteur de *Alfred dans le métro*, souligne pour le DEVOIR l'importance de Dahl.

Cécile Gagnon

J'AI APPRIS le décès de Roald Dahl avec tristesse. Il restera toujours pour moi l'écrivain pour la jeunesse le plus inventif et désopilant que je connaisse. Le premier ouvrage de Roald Dahl que j'ai lu s'intitulait : *James et la grosse pêche*. Qui était cet Anglais qui versait, dès les premières lignes, dans la subversion et la dérision ?

Après *Charlie et la chocolaterie* et surtout, *Charlie et le grand ascenseur de verre*, j'étais conquise. Enfin, j'avais trouvé un adulte consentant qui se permettait de dériver avec le plus grand sérieux à toutes les pages de ses ouvrages largement traduits et diffusés à travers le monde. J'ai

donc commencé à surveiller la parution de ses livres drôles à mourir et je n'ai jamais été déçue. Longtemps je me suis demandée d'où venait ce bonhomme au nom et au prénom bizarre.

Une autobiographie charmante, *Moi, Boy, et Escadrille 80*, me révélèrent qu'il était Norvégien et que l'Angleterre était son pays d'adoption. De tous les auteurs anglais contemporains, c'est celui qui savait, sans aucun doute, le mieux rire de ses pairs. Et en riant, le lecteur apprend des tas de choses. C'est ainsi que la lecture de *Danny, champion du monde* m'a révélé tous les secrets de la vie des amateurs de chasse des campagnes anglaises. Et c'est ce même livre qui m'a permis de me sentir tout à fait à l'aise quand, à la faveur d'un séjour dans les Oxfords-hire, je m'étonnais de rencontrer des faisans déambulant nonchalamment le long des chemins.

Mais le clou, le bouquet, c'est *Mahlida*, le dernier ouvrage de Roald Dahl. Tout à la gloire de l'enfance astucieuse, il pourfend la bêtise, dé-

nonce le conformisme et les visées ambitieuses de cette race qui s'appelle « l'autorité » invariablement composée de parents ou de directeurs d'écoles.

En fait Roald Dahl s'est toujours rangé du côté des petits : ceux qui sont éternellement punis et empêtrés dans des problèmes de conscience et de culpabilité. Mais il déamorçait toutes leurs angoisses grâce à un humour féroce et vivifiant. Dans les ouvrages de Roald Dahl, les enfants sortent toujours vainqueurs non seulement à cause de leur débrouillardise et de leur esprit d'invention mais aussi à cause de leur amour de la justice. Que ça fait du bien ! Il faut admettre que la bêtise des adultes les aide beaucoup à atteindre leurs buts. Je pense que Roald Dahl avait fait sienne cette phrase que Robert Louis Stevenson lançait à un collègue écrivain : « Quand vous serez convaincu de la stupidité des grandes personnes, vous ferez comme moi et n'écrirez plus que pour les enfants ».

Merci Roald.

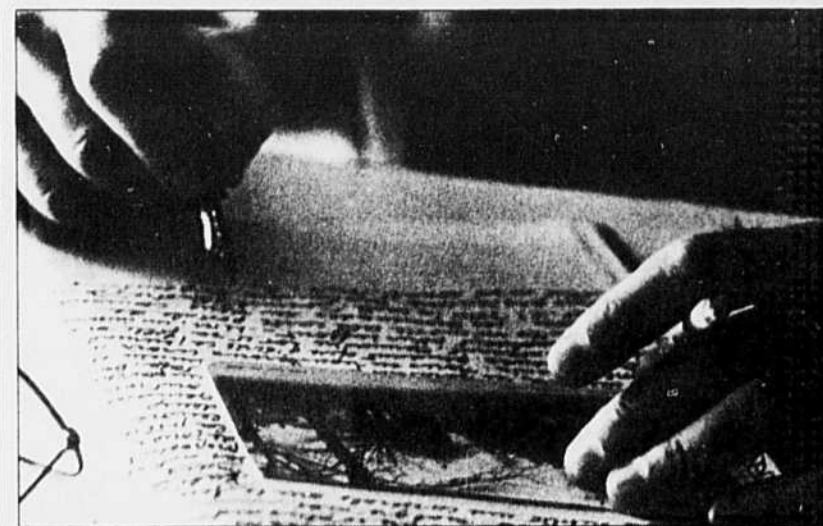
## Yves NAVARRE

▲ La vie dans l'âme

### Carnet 12

ÇA FAIT télé-roman, et pourtant c'est de l'Histoire en cours : nous saurons demain si Stan de Mississauga aura, après vingt ans d'exil et avec un visa délivré en Lybie, eu raison (!) de déclarer la guerre au sommet Walesa/Mazowiecki, adoptant une stratégie d'enchère démagogique. Belle Pologne, ardente et tarabustée dont aucun bloc n'a jamais voulu et dont on se demande si, sous le choc de décennies de communisme, elle a encore un peu d'ardeur. On voudrait tant qu'elle trouve enfin sa place. Et voilà qu'un Tintin venu de Suède et du Pérou en passant par le Canada, vient dire à Mazowiecki qu'il ne dit rien, lui, l'intello; et à Walesa que ses promesses contradictoires, voire incohérentes et parfois même rétrogrades, rappellent le pire péronisme, autoritarisme et populisme. Tous les maux en isme. Nathalie Sarraute avait, en son temps, écrit une pièce bien fine sur ces mots-maux-là. Un quart des électeurs ont voté Tintyminski et impossible d'interroger un seul d'entre eux, savoir pourquoi, savoir comment ? Au « vieux pays », il y eut un poujadisme, ici un créditisme, de sinistres mémoires, et il y a un lepénisme qui s'acharne à faire des camps de concentration un détail de l'Histoire. Les chemins vers les démocraties sont de plus en plus difficiles. Les tenanciers des pouvoirs donnent dans la lenteur et la nonchalance. La solidarité, comme la nostalgie, n'est plus ce qu'elle était. Floués, les citoyens de cette fin de siècle ne peuvent qu'aller vers des illusions. J'ai rougi de honte il y a quelques années pour *Evita, bye bye Argentina*, quand on « la » voyait entrer en scène en robe du soir blanche, pailletée, un rêve à la Barbara Cartland. Y avait-il du sang dans son corsage ?

Autant dire tout de suite que Les



*Misérables*, la comédie musicale, présentée dès le 19 janvier à Montréal, comme un « cadeau spectaculaire », porte bien son nom. La publicité n'est pas mensongère : c'est spectaculaire, rien que ça. L'image d'une barricade sans âme, très esthétique. Hugo ? On l'a oublié. Valjean ? On l'a gommé, un fantôme. Cosette ? On a l'impression qu'elle a subi un lavage de cerveau. C'est une Cosette-proprette, aseptisée, façon Évita, les bijoux en moins, la niaiserie en plus. Et on veut nous faire avaler cette couleuvre ? Tout est nivelé. Fin de siècle. Qui faut-il croire ? En Dieu dira un prêtre dans notre courrier des lecteurs ? Dieu ? Et papa-Freud ? Je préfère Schopenhauer, mon frère.

Si, à ces lignes, je brouille les cartes, au risque de ne plus même me comprendre, c'est que l'actualité du monde entier fait naître en moi non le désespoir en vogue dans les années 50, mais un espoir qui reste encore à définir. Comment peut-on à ce point brader le monde, triquer et manipuler les sondages et les scrutins, faire la parade du vide avec des commissions de ceci, des commissions de cela, tout prévoir, tout être prévisible et le résultat n'est même pas grotesque ou risible. Le grotesque d'Ubutyminski qui aura barré le chemin à un Mazowiecki qui avait l'honnêteté de ne pas proposer des recettes et, selon toute vraisemblance, installé au pouvoir un héros qui n'est plus ce qu'il fut, ou ce que les médias en firent. Souvenez-vous de Castro, à ses débuts, et maintenant ? Et Che Guevarra ? Et Allende ? Et Kennedy ? Gare à celui qui parle, ne serait-ce qu'un peu, de jours plus justes : on le flingue. Tyball, mon chat européen, me dit « tu t'égares ». Tibère, mon déjà-gros chaton de Rachel est, me dit « si t'es pas content, t'as qu'à manger de la colle ». Stop.

Une dame vient de passer devant la maison, il fait soleil, le soleil de décembre quand la neige se fait désirer, et elle chantait *amour, amour, envoyez-moi des roses*. Je l'ai observée de derrière le rideau. Elle avait les bras chargés de sacs à provisions. On n'est pas à Moscou, ici, faut pas l'oublier. On peut magasiner... De sa chanson, elle ne connaissait que le refrain. Pour un peu, je serais allé chez le fleuriste du

coin. Puis, je me suis dit qu'il valait mieux attendre que recevoir.

Les décorations de Noël m'agacent. Tout dans l'emballage et le paquet-cadeau, à l'image des commissions qui se veulent consultatives, au sens le plus large du terme : c'est beau du dehors et ce qu'il y a dedans n'importe plus. Plus de TPS pour les livres au Québec ? C'est déjà ça, mais ce n'est pas tout. Et le fédéral ? Et ainsi de suite, partout, toujours. Il faut avoir du cran pour abandonner ses bagages de rêves, s'en contreclaquer et faire l'autruche. Les imbéciles heureux me rendent parfois jaloux. Une fraction de seconde, c'est tout. Le temps d'une respiration et on se restaure pour le combat singulier, obstiné, au risque de l'inquiétude.

Un petit tour au CCA, Centre canadien d'architecture 1920 rue Balle, ouvert de 11h à 17h le samedi et le dimanche, et on se « réconcilie » avec soi-même. Ce havre est un des privilèges et peut-être le joyau de Montréal : tout y est attractif, instructif, serein et déterminé. Chaque fois que je m'y rends, repos de l'esprit, je me souviens de cette belle déclaration de l'architecte Roland Castro, il n'y a pas de *démocratie possible quand c'est laid*. Et ce que l'on y voit, tant le lieu que les expositions, est beau.

La représentation d'*Oh les beaux jours* de Beckett fut interrompue deux fois par des pannes d'électricité. Comme si la lumière avait une revanche à prendre sur le texte éternel de Samuel, et à chaque fois sur des répliques cinglantes. Sylvie Drapeau, remarquable Winnie, était déconcentrée. Il y eut quelque chose de lugubre quand le rideau noir de l'Espace Go s'est refermé nous laissant à la rue, frustrés de ne pas avoir entendu le, dans ce *brasier chaque jour plus féroce, n'est-il pas naturel que quelques choses prennent feu auxquelles cela n'était pas encore jamais arrivé, ou le et si pour des raisons obscures nulle peine n'est plus possible, alors plus qu'à fermer les yeux et attendre que vienne le jour...* Écrire, c'est souffler sur des braises. Il y en aura toujours sous les cendres. Qui donc a dit à la radio, tantôt, la culture est à l'image même du monde du travail ? À l'ouvrage des jours, donc.

— Y.N.

## Un racisme de plus

### THE AIDS NOTEBOOKS

Stephen Schecter, State University of New York Press, 1990.

Marcel Fournier

IL EN VA des livres sur le sida comme de la maladie elle-même : l'on craint de les toucher de peur non seulement d'être contaminé mais surtout d'être confronté à la réalité la plus cruelle des temps actuels. Schecter confie lui-même qu'après des semaines et des mois de travail sur la question, il n'a qu'un seul désir : fuir. « *I am, ajoute-t-il, tired of hearing about AIDS and reading about AIDS* ».

Certes il s'agit d'une maladie, et pire, d'une épidémie, face à laquelle la science demeure encore malheureusement impuissante. Toute personne séropositive va d'abord voir son médecin. Mais il y a plus : « *The more we think about the deeper significance of AIDS, the more we are likely to ask questions about the organizing of the world we live in...* » Pour une large part, ce débat concerne en effet non tant la maladie

que l'homosexualité ».

Aussi libérales soient elles, les sociétés contemporaines dévoilent une fois de plus leur faible capacité de tolérance. Avec le sida apparaît une nouvelle forme de racisme qui ne peut être comprise que si l'on s'interroge sur la signification sociale de la sexualité, comme rapport au corps et relation aux autres.

Professeur de sociologie à l'U-QAM, Stephen Schecter est d'autant bien placé pour dégager les dimensions sociale, culturelle et symbolique du sida qu'il a lui-même traversé plusieurs frontières, passant de l'Ouest à l'Est de Montréal, d'une institution anglophone à une institution francophone, de l'hétérosexualité à l'homosexualité.

Les homosexuels sont, dans une certaine mesure, les « vagabonds », les marginaux d'aujourd'hui : « *They (are) crossing boundaries of the body and even more so in the fantasy world that structure it* ». Tout en modifiant chez plusieurs les comportements sexuels, le sida isole encore plus la communauté gay de l'ensemble de la société. Et ses membres perdent tout ce qu'ils avaient de plus sérieux, à savoir le plaisir du sexe et ce que Schecter appelle le sens de la fraternité.

L'analyse que Schecter propose de cette forme contemporaine d'exclusion est multiple : sociologique, philosophique et littéraire. Le lecteur est tout à la fois désarçonné et fasciné par un auteur qui aussi facilement passe des réalités les plus concrètes aux idées les plus générales et qui lie la théorie à l'expérience personnelle. L'on peut discuter des idées, être plus ou moins d'accord avec telle ou telle analyse qu'élabore Schecter. Par exemple, pourquoi parle-t-il du caractère post-moderne du sida, alors même qu'il reconnaît qu'« on est loin d'être sorti de la modernité » ?

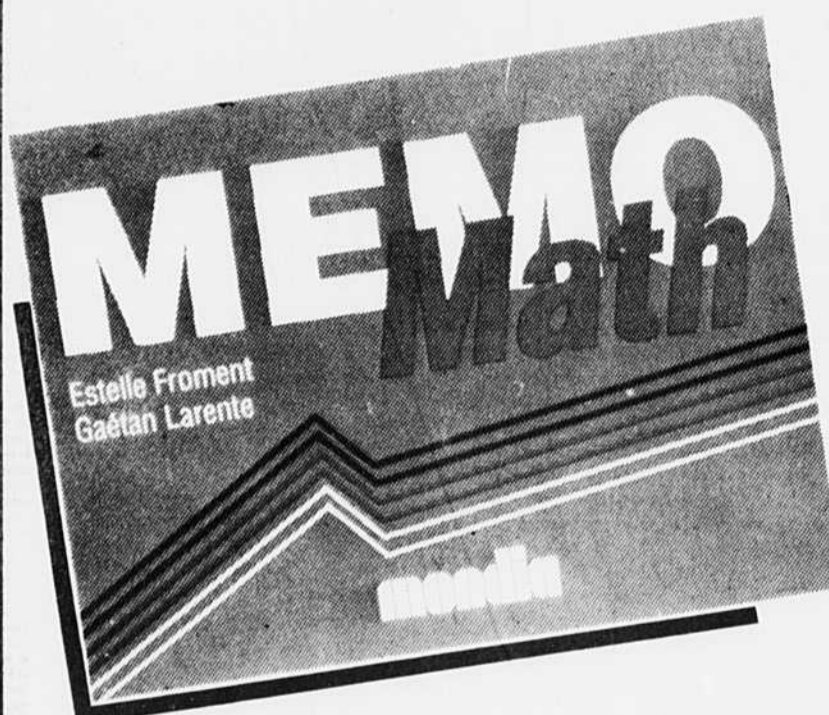
Personne ne peut cependant être indifférent à la réflexion originale qu'il présente et qui est alimentée tantôt par des lectures tantôt par des rencontres, des discussions et des observations. L'enquête se transforme en réflexion sur la vie et la mort, sur le plaisir et la douleur.

Comme le rappelle Schecter, « *Life, however short, is too important to be run by your doctor* ». Aussi fondée soit-elle, la peur ne doit empêcher personne de faire l'amour, d'aimer un autre corps. Loin de se détacher de son objet, le sociologue est ici très engagé.

LORSQUE LES MATHÉMATIQUES SONT UNE JUNGLE...

# MÉMO Math

L'essentiel des lois et définitions mathématiques en un clin d'oeil!



À l'approche des examens, l'outil de référence complet à la portée des étudiants:

9.95\$

*Mémo Math* comprend plus de 2 000 formules, lois et définitions mathématiques pour plusieurs domaines, notamment: les statistiques, le calcul différentiel et intégral, les matrices et les déterminants, les mathématiques financières, les probabilités, etc.

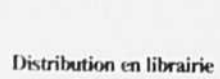
*Mémo Math* permet de préparer un examen, toutes clés en main!

Présenté en format poche rigide et plastifié, reliure spirale.

En vente chez votre librairie



Distribution en librairie 1977, boul. Industriel, Laval (Québec) H7S 1P6 — Tél.: (514) 667-9221 - 1-800-361-9264



539, boul. Lebeau, Ville Saint-Laurent, Qc H4N 1S2 Tél.: (514) 336-3941

Au bout de chaque cigarette Un seul filtre: vos poumons



Venez rencontrer

**Nathalie Petrowski**

auteure de

« Il restera toujours le Nebraska »

publié aux

Éditions du Boréal

le samedi 8 décembre de 14 h à 15 h 30

LA LIBRAIRIE  
**Flammarion**

371, avenue Laurier Ouest  
277-9912

## Nadine

Matt Cohen

Une histoire où l'amour, l'intelligence et le courage triomphent du mal, des faiblesses humaines et des caprices du destin.

Douglas Glover, Books in Canada

Quinze

